

N° 4



connaître

*Cahiers de l'Association
Foi et Culture Scientifique*

CONNAÎTRE

REVUE SEMESTRIELLE

Editée par l'Association Foi et Culture Scientifique
91 av. du Général Leclerc
91190 GIF sur Yvette

N°4 - Juin 1995

Rédacteur en chef: Philippe AUROY
Comité de rédaction: Dominique GRESILLON
Jean LEROY
Marc le MAIRE
Michel TROCHERIS

LE NUMERO: 50 F

ABONNEMENT : 90 F par an
Abonnement de soutien: 120 F par an

CONNAÎTRE

CAHIERS DE L'ASSOCIATION FOI ET CULTURE
SCIENTIFIQUE

SOMMAIRE
N° 4 - Juin 1995

EDITORIAL	1
<hr/>	
<i>Interview de Paul Germain</i>	3
<hr/>	
<i>« Proposer la foi dans la société actuelle »</i>	27
<hr/>	
<i>Vivre la rencontre</i> <i>Olivier Morand</i>	34
<hr/>	
<i>De la recherche scientifique et de la foi chrétienne</i>	40
<i>Article de Philippe Deterre, commenté par Jean Leroy</i>	
<hr/>	
<i>Qui démontre qui ?</i> <i>Dominique Grésillon</i>	43
<hr/>	
<i>Célébrer dix ans de « Science et Foi »</i>	50
<hr/>	
FORUM	56
<hr/>	
NOTES DE LECTURE	64

Éditorial

Ce Numéro 4 de *Connaître* s'est construit autour de la question suivante : le dialogue entre les scientifiques et l'Église est-il aujourd'hui un enjeu d'importance, pour la communauté scientifique, pour l'Église et au-delà pour la société? Ce numéro est loin d'épuiser les réponses à cette question; mais il montre au moins quel écho cette interrogation rencontre chez quelques individus engagés personnellement dans ce dialogue. Il apparaît clairement que pour tous, cette confrontation ne passe plus aujourd'hui par les mêmes débats que naguère. Ce ne sont plus les spéculations pour tenter de concilier « Science et Foi » qui constituent la trame de la rencontre. Non pas que toutes les difficultés aient été résolues. Mais le débat s'est déplacé, peut-être même dissout.

C'est ce que nous percevons bien à travers le témoignage de Paul Germain qui depuis plus de cinquante ans, n'a cessé de promouvoir le dialogue entre le monde scientifique et l'Église. C'est aussi le constat du rapport Dagens : aujourd'hui sont pleinement reconnues la légitime diversité épistémologique et la diversité des discours et des expériences signifiants. C'est l'un des fruits de ce combat passé. Alors, au nom de quoi consacrerait-on encore des moyens particuliers au dialogue entre l'Église et le monde scientifique? Telle est aussi la question que pose Olivier Morand et à laquelle il apporte une réponse à partir de sa propre expérience de Vicaire général du diocèse de l'Essonne. Il nous montre que la rencontre avec le monde scientifique est singulière. Mais ne l'est-elle pas au même titre que toute rencontre avec un milieu culturel autre? Le monde scientifique ne serait-il aux yeux de l'Église qu'une terre de mission? Qu'un endroit où l'Église doit assurer une présence?

L'enjeu dépasse largement cette perspective, aussi louable soit-elle. Il est au moins double, ainsi que nous le montrent Philippe Deterre¹ et Dominique Grésillon. Dans une société sécularisée, dont les rouages et les moyens de communication sont durablement imprégnés de culture scientifique, il importe de promouvoir une foi qui soit intelligente. Oui, il est beau et il est bon de confesser la foi chrétienne, en ne laissant rien de la démarche critique propre aux sciences. L'un des fruits de la modernité est la pluralité des discours et des

¹ Dans un article paru dans *Science et Médecine*, que J. Leroy commente dans ce numéro p.40.

expériences signifiants; mais cette diversité est perçue par beaucoup comme un éclatement. Il y a tout à la fois « un excès et un déficit de Tradition », pour reprendre¹ une formule de Christophe Boureux. Voilà l'autre face du défi : saurons-nous reconnaître ce besoin de cohérence et y répondre en invitant à entrer dans une démarche de reconstruction réfléchie? Ce besoin de cohérence n'est pas seulement un désir de l'esprit, il étreint l'homme quand il se trouve au seuil d'une décision dont il sent plus ou moins confusément qu'elle engage plus que lui-même.

P.A.

¹ En l'extrapolant quelque peu! Cf. C. Boureux, *Jeunes Théologiens*, in "Lumière et Vie", N°220, 1994 et compte-rendu dans ce numéro p.66.

Interview de Paul Germain

Paul Germain est un acteur privilégié du dialogue contemporain entre l'Église et le monde scientifique. Mais il est avant tout un grand scientifique : dans sa spécialité, la mécanique, Paul Germain a acquis une réputation mondiale. Au cours de sa carrière universitaire, il a occupé différents postes importants; en particulier, il fut directeur de l'ONERA et Professeur à l'École Polytechnique. Il est également l'un des fondateurs de l'Union Catholique des Scientifiques Français, dont il fut aussi le dernier président. Membre de plusieurs académies étrangères, titulaire de nombreux prix scientifiques, il est Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences. C'est dans son bureau du quai Conti qu'il nous a reçus et qu'il a bien voulu nous faire partager sa longue expérience au service de la science, de l'Église et du dialogue science et foi.

- Pour que le dialogue science et foi puisse être une réalité, il faut des protagonistes. On imagine souvent que cela pourrait être d'un côté l'Église (ou la « communauté des croyants ») et de l'autre la « communauté des scientifiques ». Comment réagissez-vous à cette vision des choses? Qu'est-ce que le mot « communauté » évoque pour vous?

- Paul Germain : La communauté est pour moi quelque chose de très fort. Cela vient déjà de ma famille : j'ai perdu mon père très jeune et il n'avait pratiquement pas de famille. Mais du côté de ma mère, la famille était très structurée. La communauté familiale existait vraiment pour moi. Au delà de ce cercle, il y avait aussi l'Église, telle que je l'ai vécue, et le lycée de Rennes, dans les années 30, qui étaient pour moi des communautés très fortes. À Rennes, il y avait deux collèges libres qui avaient chacun plus d'élèves que le lycée qui formait donc un milieu assez « laïc ». Il y avait, par exemple, tous les fils d'instituteur de la région. Comment ai-je vécu cela? En particulier par rapport à ma foi et à l'Église? C'est une question qui s'est posée très tôt. Mais la communauté de mon lycée, la communauté de mon Église, c'était quelque chose de très fort. Et la communauté scientifique, est-ce qu'il y a en une? Pour moi, c'est évident. Mais c'est une question personnelle. Voyez, je ne serais pas ici à travailler plus de neuf heures par jour, alors que je suis en retraite depuis une

dizaine d'années, si je ne pensais pas que les scientifiques, et en particulier ici, à l'Académie, forment une communauté.

- Il y a quelques années, le cardinal Lustiger était venu à Orsay, à l'université, pour une conférence-débat. Il avait commencé son intervention en disant à l'assistance: « ce soir, c'est vous les clercs! ». On ne pouvait mieux souligner le parallélisme. Pensez-vous que ce soit la bonne façon d'entamer le dialogue?

Paul Germain : C'est une question qui a toujours été pour moi très importante. Je suis un des trois ou quatre jeunes qui en 1946, ont fondé l'Union Catholique des Scientifiques Français. Comme nous étions jeunes, à l'époque, nous avons voulu mettre quelqu'un d'un peu plus expérimenté à notre tête. Nous sommes donc allés trouver Leprince-Ringuet qui a accepté d'être notre premier président. Il y avait aussi autour de nous des clercs; certains d'entre eux faisaient même partie de l'association : Teilhard, bien sûr, mais surtout le P. Lejay qui était d'ailleurs un très bon physicien et qui a été Académicien, le P. Russo et avant tout le P. Dubarle. J'ai été le dernier président de l'UCSF, et j'ai d'ailleurs beaucoup poussé à dissoudre l'association, dans les années 70, car le contexte avait changé. Ce n'était plus du tout le même que dans les années 30. À l'origine de l'UCSF, donc, il y avait deux objectifs. C'était premièrement affirmer qu'il y avait des scientifiques qui étaient catholiques et qui étaient donc prêts à témoigner dans leur milieu scientifique. Et à cette époque-là, ça n'était pas si évident que cela! Et c'est ce qui avait décidé Leprince-Ringuet à accepter. Quand il était jeune, quand il était à l'X, dans les années 20, Leprince-Ringuet faisait partie de ce qu'on appelait les équipes sociales de Robert Garric. C'étaient des jeunes qui allaient parler dans les milieux ouvriers. Et c'est là qu'il a pris l'habitude - il a un don étonnant pour cela! - de s'adresser à des audiences qui n'ont pas du tout la même culture, qui ne sont pas du même milieu intellectuel que ceux qu'il rencontrait à l'X ou maintenant à l'Académie Française ou ici. Donc, le premier objectif, c'était de montrer qu'il y avait des scientifiques catholiques. Et cela, nous l'avons assez bien réussi : les gens nous connaissaient, on discutait, on avait un bulletin, on faisait des débats, on invitait des non-croyants, etc. Mais le deuxième objectif et j'allais dire que celui-là, on l'a encore mieux rempli, c'était le témoignage de scientifiques à l'intérieur de l'Église et des structures de l'Église. La remarque de Lustiger, de ce point de vue, ne m'étonne pas du tout! Combien de fois ai-je moi-même fait des conférences dans des séminaires! Ce qui était très amusant, dans les séminaires, c'était de voir que les jeunes (séminaristes ou jeunes prêtres) étaient intéressés alors que pour les plus âgés, manifestement ça n'était pas du tout dans leurs préoccupations. Même au niveau du langage, j'avais du mal à me faire

comprendre. Donc le deuxième objectif, c'était le témoignage de la science, faire vivre la science, à l'intérieur des communautés catholiques.

- Pensez-vous que cet objectif est aujourd'hui complètement atteint? Et que l'Église et ses membres sont suffisamment avertis des questions scientifiques?

- Non, il reste encore beaucoup de travail à faire. J'ai lu avec intérêt la grande étude sur Jean-Paul II et la science dans le dernier *Connaître*¹. Il y est question de la Création : ce discours me paraît assez intelligible. Mais prenez le nouveau catéchisme : je ne l'ai pas lu, mais plusieurs collègues, et même des croyants ont attiré mon attention sur ce qui y est dit à propos de la genèse, du mal... C'est très ambigu. Et quand je serai débarrassé de la charge que j'ai ici, je compte essayer de discuter de tout cela à Rome, avec les différentes personnes que je rencontre quand j'y vais dans le cadre de l'Académie Pontificale des Sciences. Il y a des ambiguïtés à faire lever, qui sont très gênantes, par exemple dans les homélies de certains de nos prêtres. Ils parlent de certaines choses, comme si elles étaient réellement arrivées. Les gens, qui sont quand même avertis, parce qu'ils lisent les journaux, se rendent bien compte que le discours qu'on leur tient dans ces homélies est quelquefois bien tangent. Mais ce manque d'éducation, c'est aussi celui du peuple chrétien dans son ensemble. Il y a donc encore un travail d'explication à faire.

D'une façon plus générale encore, un tel travail est important et pas seulement pour le peuple chrétien. Ce qui est très frappant de l'endroit où je me trouve ici, qui est quand même un observatoire tout à fait remarquable à la fois de la vie scientifique et des incidences de la vie scientifique sur la culture, sur l'opinion publique, c'est de voir que ce qui fait la spécificité du discours scientifique n'est pas du tout bien perçu. Même à la Cité des Sciences et de l'Industrie! Un colloque sur « sciences et para sciences » y a été organisé et ce que j'y ai entendu m'a semblé très ambigu. Ils ont fait venir des gens plus ou moins appartenant au domaine des para sciences et des philosophes. Mais ce n'était pas clair du tout! J'avais voulu réagir et j'avais écrit un article pour *Le Monde* mais *Le Monde* n'a pas voulu le publier parce que ce colloque était justement patronné par ce journal. J'y écrivais qu'il était très inquiétant de voir tant de gens faire des réflexions, avancer des idées qui montraient qu'ils ne comprenaient pas que le discours scientifique avait une certaine spécificité par rapport à un discours ordinaire. Or ce public qui était venu nombreux, était donc un peu attiré par les sciences, il était cultivé, il avait eu très certainement des cours de science. Et pourtant, on entendait dire : « Oh, pour moi... les para sciences, ce n'est pas tout à fait les sciences, mais ce n'est pas loin! » Ce qui est

¹ NDLR : *Connaître* N°3, p.27

évidemment très choquant. Donc je crois qu'il y a une éducation du public à faire. C'est un thème qui nous est cher à l'Académie et qui me touche tout particulièrement. Ma fille est professeur de physique. Et je parle un petit peu avec elle de sa relation avec ses élèves et surtout des élèves qui ne vont pas faire de sciences. Les élèves qui feront des sciences, eux, ils ont le temps. Ils font des sciences parce que ça les amuse, parce qu'ils trouvent que c'est intéressant ou parce qu'ils s'en sortent bien. Ils réfléchiront à la science toute leur vie. Ils se feront une idée des rapports de la science avec leur culture, avec leur vision du monde. Mais ceux qui ne feront pas de science! Je dis à ma fille : « À quoi cela sert-il de leur apprendre une loi de plus ou un théorème de plus? Ils vont l'oublier huit jours après. Et encore peut-être avant puisque tu me dis que tes littéraires n'ont pas de physique au bac. Par contre, si tu essayais de leur faire saisir ce que c'est qu'un discours scientifique ou de leur faire comprendre quel a été le poids, l'importance de l'émergence des sciences dans la culture humaine, mettons, avec Newton en 1687, et comment cela a changé les manières de voir, alors là tu ferais un vrai travail culturel ».

Mais il est vrai que beaucoup considèrent que les sciences ne font pas partie de la culture! C'est une des difficultés que j'ai eues avec Monsieur Toubon au moment de la discussion de la loi sur la langue française. Si vous interrogez les gens autour de vous, pour eux la science ne fait pas partie de la culture. Certes, on lui reconnaît une certaine importance mais elle n'est pas rentrée dans l'horizon culturel de notre pays.

Et du côté de l'Église, la façon dont on considère les sciences n'est pas non plus très satisfaisante. Les gens de ma génération, les professeurs de séminaire, de l'Institut Catholique, tous ceux que j'ai connus dans les discussions qu'on pouvait avoir comme à Lille où j'ai été professeur 4 ans au début de ma carrière, avaient une formation complètement étrangère aux sciences. Et puis dans les années 50, quand on a commencé à parler sciences humaines, ils se sont rattrapés au point d'en être devenus des fanas. Et pour beaucoup d'entre eux maintenant, les sciences, c'est les sciences humaines, c'est la psychanalyse, c'est la psychologie etc. Mais ils ne se rendent pas compte que ce sont des discours qui ont leur rationalité propre - je n'ai pas à les juger - mais qui n'ont pas grand chose à voir avec nos sciences naturelles!

- Revenons, si vous le voulez bien, à l'UCSF. Vous souligniez l'importance du contexte qui avait déterminé en quelque sorte la création de cette association mais aussi sa disparition. Pourriez-vous préciser?

- Vous savez, dans les années 50, quelqu'un comme Gabriel Marcel, qu'on rencontrait au CCIF, Jean Daniélou également, soutenaient que la culture technique était une culture qui rendait la possibilité d'une foi religieuse plus difficile. La science était vue comme un obstacle à la religion. Parce que les

scientifiques passaient pour être très terre-à-terre, parce que les gens croyaient qu'on était déterministes. Et ce n'était pas faux complètement. On vivait dans un environnement intellectuel dans lequel des histoires comme la spiritualité, les miracles passaient pour des élucubrations pour les gens de ma génération. Par exemple, Francis Perrin que j'aimais beaucoup, et qui était président de l'Union Internationale des Athées, il vous écrivait facilement que les croyants étaient des gens qui avaient dans le cerveau quelque chose qui n'était pas tout à fait normal. On pensait même que la religion allait complètement disparaître au bout de quelques décennies. Et beaucoup sont plutôt étonnés aujourd'hui de voir qu'il n'en est rien. Certains sont très lucides. Je me rappelle un article très intéressant de Vernant où il disait : « Je pensais que les religions allaient disparaître ». C'est un athée, professeur au Collège de France. Et puis face à ce qui se passait en Union Soviétique, de voir quels gens résistaient au totalitarisme, ceux qui étaient capables d'avoir suffisamment de force intérieure pour résister, il se posait des questions. Alors il avouait : « La foi, je ne l'ai pas ». Mais il comprenait ce qu'elle pouvait être!

Ce contexte, très antireligieux, avait été déterminant lors de la création de l'UCSF. Et tout spécialement pour Leprince-Ringuet puisqu'il venait des équipes sociales qui allaient porter la bonne parole, si j'ose dire, dans les milieux ouvriers. Il s'agissait donc de témoigner qu'il y avait un certain nombre de scientifiques, lucides, prêts à discuter, prêts à s'expliquer et qui ne voyaient pas cette opposition si radicale entre la religion et la science que l'histoire semblait pourtant accréditer. Sans parler de Galilée, la crise moderniste montre bien que les milieux catholiques étaient profondément antiscientifiques. Et cette opposition, encore très vive, était une cause d'incroyance dans les années 40.

Dans les années 70, ça n'était plus le cas. C'était autre chose. Il y avait d'autres problèmes, comme la libération des femmes. Pour moi, Mai 68 a été plus profond que ce que les gens disent. C'était une époque un peu irréaliste mais, je l'ai trouvée un peu prophétique! D'accord, c'était une parenthèse; mais elle a laissé beaucoup de traces. En particulier dans la vie de l'Église. Tous ces prêtres qui sont partis! J'en ai connus plusieurs. Alors, donc, dans les années 70, le problème, ce n'était plus la science, le déterminisme, le fait qu'on allait tout expliquer. C'est pour cela que j'étais partisan de la dissolution de l'UCSF. Je l'avais écrit, alors que je me trouvais à Standford pour un an dans les années 69-70. On a donc supprimé l'UCSF d'abord, puis le Centre Catholique des Intellectuels Français ensuite, auquel nous étions rattachés. Moi, pour ma part, j'ai obliqué.

- Vers quoi?

- Vers une thématique science et culture. Il faut dire que de venir à l'Académie m'y a poussé. Mais c'est un problème de fond : le peuple français, qui passe des heures devant des professeurs de science, qui reçoit une éducation très

complète, qu'en retire-t-il? Quelle mission donne-t-on aux professeurs de science, aux physiciens, aux biologistes, aux mathématiciens? Je l'ai dit à l'occasion du bicentenaire de l'École Normale. Ce n'est pas le professeur de philosophie, ni celui d'histoire ou de français qui vont expliquer ce qu'est la science et son rôle culturel. Ou alors ils vont le faire avec des vues tout à fait partiales, ou en tout cas partielles. Et les élèves n'auront pas devant eux quelqu'un qui aura intégré sa pratique scientifique à sa culture. Alors qu'on peut faire une vie avec cela. Comme on peut faire une vie, bien sûr, avec la musique ou avec la littérature pour un écrivain. Cela, ça n'était pas admis du tout. Et maintenant, je ne sais pas dans quelle mesure c'est admis.

- Mais dans ce combat pour promouvoir la place des sciences au sein de la culture humaine, où sont vos racines religieuses?

- Tout d'abord, les racines religieuses. Ma famille était très pratiquante. J'ai été baptisé moins de 24 heures après ma naissance; j'étais entouré de mon parrain, de ma marraine qui étaient comme d'habitude, selon la tradition familiale, grand-père d'un côté, grand-mère de l'autre. C'étaient tous les deux des gens très croyants, très traditionnels. C'est vrai que j'y ai souvent repensé après. À cette époque-là, le baptême, ça ne se passait pas comme maintenant. On arrivait et le prêtre posait la première question : « Que demandez-vous à l'Église de Dieu? » Le parrain et la marraine répondaient : « La foi ». « Quel bien vous procure la foi? » « La vie pour toujours. » Je dois dire que je suis donc né avec ça. Alors, pour moi, la recherche, l'habitude de la recherche sont nées avec toutes les questions que je me posais à l'intérieur même de cette foi. Pour voir si effectivement elle était cohérente avec mes aspirations, avec ce que je pouvais penser, avec ce que je pouvais apprendre au lycée. Le point de vue scientifique est venu plus tard. Quelques mois avant de passer l'agrégation à l'École Normale, je n'avais pas envie d'autre chose que d'être professeur. Certes, je savais bien qu'il y avait des choses que l'on faisait dans les laboratoires. Mais, pendant longtemps, la science fut pour moi un monument qu'on me donnait. Je n'avais qu'à rentrer dedans; c'était beau. Tandis que la foi, c'était tout à trouver. Et cela me posait beaucoup plus de questions. Mon expérience de chercheur a été pendant de nombreuses années une expérience de chercheur à l'intérieur de ma foi. On dit que Dieu est créateur, on dit qu'il y a la Trinité, on dit que le Christ est Fils de Dieu, qu'il est ressuscité. Mais qu'est-ce que cela veut dire? J'ai été habitué, si vous voulez, à vivre face au mystère.

Mais on a la même chose aussi en dehors de la foi. On est dans un monde qui est plein de mystères! On sait qu'il y a eu un big-bang, il y a 8, 10 ou 15 milliards d'années. Ce big-bang, mais c'est quand même étonnant! Et pourtant, ça existe, comme disait Einstein. Et la cosmogénèse, et puis toute l'histoire! Et me voilà, moi qui arrive après tous ces événements formidables. Je

vais avoir quatre-vingts ans. Mais qu'est-ce que cela représente par rapport à tout ce passé? Même pas un cent-millionième. Et qu'est-ce que je suis venu faire dans toute cette histoire? Et comment se fait-il que je pense alors que je viens de l'animal?

Alors, c'est vrai, la science va vous expliquer beaucoup de choses : comment à partir de l'état initial ou tout au moins quelques instants après l'état initial, sont apparus les éléments et puis ensuite, la formation du cosmos, l'émergence de la vie, l'homme, la pensée. Mais même si je crois qu'un jour on rendra compte de toute cette évolution, il faut quand même reconnaître qu'il y a là un dynamisme assez extraordinaire si on veut bien la regarder dans son ensemble et aussi qu'il y a un ordre, et que c'est compréhensible! Alors on dira : « Mais votre esprit a été formé par une certaine manière de voir le monde. » Pourtant, il faut admettre qu'en tout cela, il y a une part de mystère. Ce qui m'étonne le plus chez l'agnostique ou l'incroyant, c'est qu'il donne l'impression que le mystère, ou bien il ne veut pas le voir du fait d'une décision délibérée, ou bien ça ne le touche pas.

Et il y a la dimension du temps. Mais ça, je crois que je l'ai pris à l'Église. Voyez l'histoire sainte! Parmi les livres que j'ai lus ces dernières années, il y a en un dont le titre me paraît particulièrement bien choisi : *Histoire des hommes, récit de Dieu*. C'est de Schillbeeckx. On est là au cœur de notre tradition judéo-chrétienne : l'histoire des hommes, nous l'avons devant nos yeux et nous l'interprétons, nous la voyons comme un récit de Dieu. Ou bien le « pavé » du Père Moingt que j'ai lu pendant les vacances dernières : *L'Homme qui venait de Dieu*. On y retrouve la même idée. Même si ça paraît complètement idiot, parce que tout le monde nous dit le contraire, je trouve qu'à l'intérieur de la foi, il y a une attitude face au monde qui est proche de la modernité. Il n'y a pas deux ordres : l'homme d'un côté, Dieu de l'autre. Vous savez, tous les problèmes qui nous assaillent, il y a une façon de les considérer, très stimulante, qui s'établit dans une certaine continuité. J'ai lu Saint Irénée, il y a une quinzaine d'années, et j'avais trouvé ça formidable; rendez-vous compte, c'était avant les grands conciles. Pourtant ce qu'on y lit, on pourrait croire que c'est quelqu'un qui l'a écrit il y a quelques années, alors que les contextes historiques sont complètement différents. Il y a une sorte de permanence. Mais ce que je vous dis là est une énormité. Je suis épouvantable! Si je le dis à d'autres, on dira que je suis un homme inébranlable dans ses certitudes, un roc, inattaquable. Et pourtant je me pose, je me suis toujours posé des questions. Pour moi, la foi a toujours été et est toujours recherche.

- Vous insistez sur le témoignage que peuvent et doivent donner les scientifiques au sein de l'Église comme à l'intérieur de la société. Ce rôle paraît assez facile à endosser...

- Peut-être trop facile par moment! Je reproche à certains d'utiliser leurs capacités scientifiques, leur étiquette ou leur valeur de scientifique pour faire passer des idées qui sont respectables mais qui sont, à mon avis, de l'ordre de l'interprétation.

- Alors, justement, si ces prises de parole sont nécessaires, comment éviter qu'elles soient prises pour des oracles? Comment les soumettre à la critique et au débat? Quels mécanismes de régulation voyez-vous?

- Je suis très catégorique sur ce sujet. Comme je l'ai dit tout à l'heure, le discours scientifique a une certaine spécificité. On peut la percevoir très simplement de la façon suivante : quand on formule des connaissances scientifiques, quand on les justifie, quand on les transmet, dans toutes ces opérations, il n'y a rien qui relève de nos options philosophiques, religieuses ou politiques, de notre nationalité. C'est ce qu'on appelle l'objectivité. Et ça, c'est absolument unique. Cela définit ce que j'ai appelé le « monde de l'entendement » dans une intervention que j'ai faite ici, à l'Académie et dont le titre était *La science interpellée*. « Entendement » au sens de « on s'entend » et c'est ce qui fait la communauté scientifique. C'est quand un discours, un exposé ou une théorie ne sont pas encore très clairs, que l'on peut se disputer : « Est-ce que ta démonstration est exacte? Là, tu as telle vision des choses. Mais ne pourrait-on pas en avoir une autre? » Mais pour les motivations, pour les interprétations, c'est très différent. Il intervient des composantes non scientifiques et le fait que l'un soit athée et l'autre chrétien peut tout à fait jouer. Par exemple, Jean-Claude Pecker, un excellent ami, n'aimait pas et n'aime toujours pas le big-bang; il l'a écrit d'ailleurs! Parce que, selon lui, cette théorie a l'air de donner raison au texte de la Genèse. Je lui ai dit : « Moi, ça m'est égal. Si l'univers était éternel, ça ne me gênerait pas. D'ailleurs St Thomas l'avait déjà envisagé. » Mais Pecker a ses raisons! On a donc des motivations qui sont personnelles, qui sont en partie sociologiques. Alors qu'elles n'interviennent pas du tout dans ce qui fait vraiment l'expression des connaissances scientifiques, dans leurs justifications et quand on les transmet.

Car dès qu'on quitte ce domaine très sûr, d'autres composantes entrent en jeu, qui font beaucoup plus appel à la liberté, à la personnalité et à la responsabilité. Et c'est ici que la question que vous posez prend toute son importance; en particulier, pour cette compagnie qu'est l'Académie. Nous faisons des rapports, en général à la demande du gouvernement, sur des sujets qui exigent une certaine expertise scientifique. C'est une mission très importante de l'Académie ces dernières années et c'est un peu pour remplir cette tâche qu'on l'a réformée et que j'ai été élu il y a vingt ans. Nous avons donc à donner des avis qui ne sont pas des théorèmes de mathématiques ou des lois de la physique. Comment nous y prenons-nous? C'est intéressant de s'y arrêter un peu : nous

formons un Comité des Études et Rapports qui rassemblent tous les gens de l'Académie qui le souhaitent. Nous nous mettons d'accord sur une certaine composition de ce comité, mais par la suite peuvent intervenir ponctuellement d'autres personnes, si les questions abordées requièrent des compétences particulières. Chaque étude est menée par un groupe de travail qui présente ensuite ses travaux devant ce Comité. Nous fournissons donc un travail collectif que je trouve très passionnant : nous essayons au maximum de dire des choses qui ne soient pas creuses et qui recueillent en même temps l'adhésion du plus grand nombre alors que justement, nous sommes très divers au point de vue politique, philosophique ou croyances. Jusqu'ici nous y sommes parvenus.

Mais je pense que nous allons arriver à des problèmes, tels que ceux que la génétique pose dans certains cas, où il va y avoir des divergences entre nous. Nous ne serons pas d'accord sur les conclusions à donner à ceux qui demandent le rapport. Et ces divergences seront étalées au grand jour car nos rapports sont publics. Comment procéderons-nous? Car nous nous devons d'apporter quelque chose dans ces rapports qui ait une certaine consistance. Je crois qu'il faut d'abord faire un état des lieux : voilà ce qui nous paraît sûr, ce sur quoi tout le monde s'accorde. Cependant sur tels points, sur tels sujets, il y a plusieurs options possibles car cela demande une certaine interprétation. La majorité pense ceci mais il y a une forte minorité qui pense cela. Peut-on aller plus loin? Dans l'état actuel des choses, je n'en suis pas sûr. Car là se pose un problème difficile et qui me préoccupe beaucoup : c'est le lien entre l'expertise scientifique et l'exercice de la démocratie. Trop d'expertise scientifique ou technique met la démocratie en-dehors des décisions essentielles. C'est pourquoi je suis pour une certaine retenue des scientifiques. C'est là qu'il faudrait retenir nos amis biologistes. Parce qu'en général, ils se laissent trop aller. Il faut se mettre à leur place : ils font des découvertes tous les huit jours; ils ont envie de faire des expériences, d'aller regarder. C'est tellement passionnant! Mais il y a quand même des affaires qui engagent trop l'avenir de l'humanité pour que ce soit la communauté scientifique toute seule qui décide.

Nous avons en chantier en ce moment un rapport sur les faibles doses de radioactivité. Nous en avons déjà fait un sur ce sujet mais le gouvernement nous redemande notre avis. Il y a d'abord des tas de considérations scientifiques. Nous essayons de faire le tour de ces questions. Mais ce qui intéresse les gens du gouvernement, les décideurs, c'est de savoir où il faut mettre les seuils d'exposition, quelles devraient être les limites! C'est précisément là-dessus que les gens discutent et qu'il est difficile de se mettre d'accord. Je ne fais pas partie de ce comité, mais je suis intervenu devant le bureau en leur disant : « C'est déjà un élément très positif que vous donniez au gouvernement si vous indiquez que vous êtes 60% ou 80% en faveur de telle ou telle valeur de seuil ». Peut-être serait-il important de voir si ce sont les spécificités disciplinaires qui jouent.

Parce que dans ce comité, il y a des physiciens, des biologistes etc. Mais il faut que les différentes positions soient clairement étalées. Toujours est-il qu'au bout de ce travail, tout à fait sérieux, nous dirons : « Telle décision entraîne telle conséquence; telle autre décision, telle autre conséquence. » Et ce sera alors au pouvoir démocratique de choisir. Maintenant, comment le pouvoir démocratique choisit-il? Ça, c'est une autre question. Mais du point de vue scientifique, je crois qu'on ne peut pas aller plus loin.

Mais comme les problèmes que nous avons à examiner sont de plus en plus délicats, il va arriver un moment où nous ne pourrions même plus procéder comme cela. J'en suis tout à fait conscient et j'ai l'intention de dire à mes collègues de l'Académie : « Ne cherchons pas à faire un vote qui conduirait à cinquante-cinq pour cent d'un côté, quarante-cinq de l'autre. On n'impose rien avec cinquante-cinq pour cent; ça n'a pas de sens. Mais ne forçons pas non plus un consensus, qui serait trop mou, ou creux. Commençons par dire : sur ces points-là, il y a des divergences. Mais après, que va-t-il se passer? Je pense qu'on pourrait s'inspirer d'un organisme de notre vie politique dont on ne parle pas beaucoup et qui s'appelle le Conseil Économique et Social (CES). » J'y suis allé et j'ai rencontré là un certain nombre de gens. Je trouve que c'est une instance tout à fait remarquable et je me demande si elle a vraiment l'influence qu'elle mériterait. Ce conseil réunit des syndicalistes, des patrons et d'autres personnes. Je ne connais pas exactement sa composition. Tous ces gens se rencontrent pour en particulier, faire des études sur des sujets dont certains peuvent être très controversés. On s'en rend compte en lisant leurs rapports. Mais quelquefois, c'est alinéa par alinéa que les divergences se manifestent. Cet alinéa, FO a voté contre, la CFDT s'est abstenue, le syndicat patronal a dit ceci et cela. Mais cela n'empêche que ce sont des rapports qui ne sont pas vides. Quand j'ai vu le Secrétaire Général et le Directeur, je leur ai dit : « Imaginez que vous ayez l'équivalent de votre Conseil mais dans le domaine culturel ! » Naturellement, il faudrait que les gens qui s'intéressent à ces questions soient représentées. Donc en particulier, les communautés religieuses, les courants philosophiques, les francs-maçons etc. Il y aurait peut-être certaines difficultés. Mais on peut quand même espérer que ces personnes étudient ensemble certaines questions, qu'elles recherchent le maximum de consensus là où c'est possible et là où ça ne le serait pas, qu'on s'inspire de ce qui se pratique au CES : sur tel point, les untels n'ont pas suivi, sur tel autre ce sont les catholiques qui ne sont pas d'accord. Il y a eu quelque chose un peu comme ça à propos de l'avortement en Alsace. S'étaient réunis des protestants, des orthodoxes, des musulmans et je ne sais plus quels autres groupes. J'ai trouvé cette initiative très intéressante. Parce que ces débats-là, ce ne sont pas les journaux qui vont les faire. Quant à nos députés, ils n'en ont pas le temps. Ou alors, ils prennent des experts. Comme à propos de la génétique. Mais un rapport d'expert, c'est

forcément un point de vue limité. À mon avis, il faudrait un endroit, une instance où les gens qui sont intéressés par ces questions d'ordre culturel puissent en débattre. Naturellement, cela ne conduirait pas à prendre de décision. C'est au Parlement que revient ce pouvoir. Mais au moins, le peuple, dans ses diverses composantes, pourrait s'exprimer sur le fond.

- Ce débat culturel passe entre autres par le dialogue entre théologiens, philosophes et scientifiques. Sous quelles formes ce dialogue se noue-t-il aujourd'hui? Et quelle est votre expérience en la matière?

- J'ai fait ça toute ma vie. Au CCIF, nous avions des débats toutes les semaines. C'était une époque assez extraordinaire, comme je le dis souvent à René Rémond. Nous sommes de la même génération : il a été mon successeur comme secrétaire général de la JEC. Nous avions donc un débat au 61 rue Madame, tous les lundis. L'aumônier qui tenait le 61 rue Madame était en même temps l'aumônier des étudiants et il nous servait de conseiller ecclésiastique au CCIF; c'était ainsi qu'on l'appelait car bien sûr, nous n'aurions pas voulu d'aumônier! Pour préparer le débat hebdomadaire, il organisait des déjeuners tous les mercredis avec les gens qui allaient y participer. C'était un moment d'expression très libre. Puis le débat se déroulait le lundi, en public. C'était très intéressant, souvent animé. Par exemple, au moment où Monod a fait son livre *Le Hasard et la Nécessité*, on a eu deux débats au CCIF avec lui. Certes, je ne dis pas que la compréhension mutuelle entre les croyants et les autres était totale. Mais c'étaient des débats qui étaient très positifs. Ce qui est sûr, c'est que les gens qui venaient, en repartaient satisfaits et contents. En plus, comme notre conseiller ecclésiastique avait ses entrées à l'archevêché, on peut dire qu'à l'époque, l'Église, ou du moins les autorités hiérarchiques de notre diocèse avaient une connaissance de ce qui se disait chez les intellectuels, qu'ils fussent catholiques ou non. C'était une époque formidable! Bien sûr, il y avait à l'époque plus de prêtres que maintenant et cela facilitait les choses. Mais cette époque est tout de même révolue.

- Vous pensez qu'aujourd'hui, entre les intellectuels et l'Église, le dialogue est coupé?

- J'en ai peur. Quand le Cardinal Etchegarray a été reçu à l'Académie des Sciences Morales, le cardinal Lustiger est venu. A chaque fois que je le vois, j'échange quelques phrases avec lui. C'est toujours très plaisant. Je ne suis pas de la même génération que lui, mais je l'ai connu comme aumônier des étudiants. Mais notre conversation s'arrête là. Il est sûr que les tâches administratives et de gestion sont beaucoup plus lourdes qu'elles n'étaient autrefois et puis il y a moins de prêtres, moins de relais. Mais pour vous montrer comment les choses se passaient à l'époque, je peux vous raconter une anecdote.

C'était dans les années soixante, je ne me rappelle plus exactement l'année, j'étais à ce moment-là directeur de l'ONERA. Nous nous sommes dit : « C'est très bien nos semaines intellectuelles. Nous invitons des gens pour parler, mais c'est toujours des catholiques ou bien des protestants. Organisons maintenant des semaines des intellectuels catholiques en invitant des incroyants ». Alors, nous en parlons à notre conseiller ecclésiastique. Peu de temps après, il revient de l'archevêché et nous dit : « Eh bien, non ». C'était Mgr Vuillot qui était à ce moment-là archevêque de Paris. « Mgr Vuillot ne veut pas vous donner d'autorisation ». Nous nous mettons à discuter avec lui. On lui dit : « Quand même, ne laissons pas tomber. Que Mgr Vuillot vienne nous voir ou qu'on aille le voir. On pourra en discuter ». On se réunissait comme ça le soir, vers six heures, jusqu'à neuf heures, avec des sandwiches et des verres de bière. Nous avons dit au conseiller ecclésiastique : « Eh bien, dites-lui, dites-lui de venir ». Et il est venu. Nous avons passé nos trois heures à discuter, avec Étienne Borne qui était à ce moment-là le Secrétaire Général, René Rémond, moi, quelques autres et Mgr Vuillot qui était accompagné d'un ou deux ecclésiastiques. Ils n'étaient pas venus très nombreux. Et il a commencé par nous expliquer son point de vue. Nous avons alors répondu : « On vous comprend bien. Mais voilà ce que nous aimerions faire ». Et nous avons essayé de lui expliquer notre projet et ce que nous en attendions. Bref, il est parti à neuf heures et il nous avait donné l'autorisation. C'est une chose qu'on ne pourrait plus imaginer aujourd'hui.

Pour vous montrer comme la situation a changé, j'ai récemment participé à une réunion de théologiens. C'était à l'invitation d'un ami qui est à la Mission de France et aussi professeur à l'Institut Catholique. Cette réunion, annuelle, qu'ils appellent, je crois, « la concertation », rassemble des professeurs et des étudiants des facultés de théologie. Il m'avait dit : « Nous nous réunissons à Angers. Est-ce que tu veux venir parler sur Science et Foi? » Le sujet était un peu plus précis mais je ne m'en souviens plus exactement. Je lui ai répondu : « Bien volontiers ». Je suis donc allé à Angers. Celui qui parlait avant moi était un évêque : Mgr Honoré qui était de la commission épiscopale qui s'occupe des questions théologiques. J'ai donc assisté à son exposé, qui était somme toute très classique. Mais alors ce qui m'a surpris, ce sont les réactions des auditeurs, c'est-à-dire des professeurs de théologie. C'était agressif! J'en ai parlé après coup avec celui qui m'avait invité : « Mais enfin, ces questions-là, il faut les régler à trois ou quatre, pas quand il y a quarante personnes. Vous voyez l'évêque assez souvent. C'est à ce moment-là qu'il faut aborder les problèmes délicats ». Eh bien non, l'évêque ne les voyait qu'une fois par an. Comment pouvez-vous discuter sérieusement dans ces conditions? C'est là que j'ai pu constater combien les contacts quasi hebdomadaires que nous avons à l'Académie sont précieux! Évidemment si vous ne voyez quelqu'un qu'une seule

fois par an, vous avez accumulé tant de choses à dire que vous ne savez plus par quoi commencer. D'autant que l'évêque devait partir! Il ne pouvait rester qu'une heure, tellement il était pris par d'autres obligations! Cela m'a fait un peu de peine parce qu'on a actuellement bien des sujets de dialogue. On aurait des tas de choses à se dire. Mais encore faut-il des occasions pour cela. C'est ce qui manque actuellement et c'est pour cela que les gens sont un peu revendicatifs.

- Faudrait-il donc recréer l'UCSF pour que les gens se rencontrent?

- Pourquoi a-t-on dissout l'UCSF? Je vous en ai dit une des raisons. Mais il y en a une autre! C'est qu'après 68, tous les grands machins, comme on disait, toutes les organisations à l'échelle nationale, personne n'en voulait plus. Avant 68, il y avait des groupes, des réunions de scientifiques chrétiens un peu partout en France. Et à l'UCSF, nous étions en liaison avec eux, nous à Paris. Dans notre bulletin, nous publiions leurs remarques. Après, dans les années 70, je savais qu'il subsistait toujours de tels groupes, à Grenoble en particulier, et à d'autres endroits, mais ils ne voulaient plus de coordination. On ne voulait plus être imbriqué dans une structure, avec une hiérarchie. Et pourtant, ils ne se rendaient pas compte qu'au CCIF on était très libre. Je vous l'ai dit : on avait envie de faire quelque chose; l'évêque ne voulait pas. Son premier réflexe avait été de dire non. Il est venu nous voir, tout seul, parce qu'on avait demandé qu'il ne vienne pas avec ses vicaires généraux. Il en aurait été encombré. Nous avons parlé trois heures avec lui. On lui a donné des bons sandwiches au jambon et un verre de bière. Et il nous a donné l'autorisation. Et les débats que nous avons pu organiser par la suite ont été remarquables. C'est à cette occasion que j'ai fait la connaissance d'Edgar Morin, en particulier. Ce sont des choses qu'on ne peut plus vivre maintenant. Du moins, pas comme cela. Mais je suis optimiste, on le revivra. Mais il faudra trouver une autre forme.

- Vous êtes aussi membre de l'Académie pontificale des Sciences. Pouvez-vous nous dire quel rôle joue cette institution?

- L'Académie Pontificale est pour moi une découverte. Longtemps, j'ai cru que c'était un endroit où il y avait uniquement des savants catholiques. Et je ne savais pas trop ce qu'ils y faisaient. Eh bien, pas du tout. C'est un organisme assez extraordinaire. C'est le seul à l'intérieur du Vatican qui ne dépende pas de la Curie mais qui dépend directement du Pape. Et quand Pie XI lui a donné ses statuts actuels en 1936, il a eu beaucoup de clairvoyance. Pie XI était un pape remarquable. Il a très bien analysé et dénoncé ce qu'était le nazisme, en 36; il a aussi très bien vu le communisme. Certes, il a sans doute anticipé beaucoup de choses sans peut-être accompagner ses prises de position de suffisamment de gestes concrets. Mais c'est lui aussi qui a pratiquement débloqué les problèmes d'exégèse, avec le P. Lagrange. Bref, c'est à lui que nous devons l'Académie

Pontificale des Sciences. Nous y sommes en toute minorité, nous les catholiques. Je ne crois pas que nous soyons plus d'une vingtaine sur soixante-dix. Nous nous retrouvons tous les deux ans et les gens aiment beaucoup venir à ces sessions. Nous disposons d'une petite casina admirable, à l'intérieur du Vatican. On essaye naturellement d'élire des gens qui soient honnêtes et ouverts, mais être catholique n'est absolument pas requis. Même parmi les français, il n'y a guère que Lichnerowitz, Leprince-Ringuet et moi à être catholiques pratiquants. Les autres ne le sont pas, je crois. Mais tous aiment bien venir! C'est étonnant comme le Pape suscite de l'admiration. Par exemple, mon confrère Pullman : à l'occasion d'une cérémonie organisée en son honneur, il a expliqué, dans son discours, qu'il appartenait à plusieurs académies mais que celle à laquelle il tenait le plus, c'était l'Académie Pontificale des Sciences. C'est vraiment extraordinaire. Il y a aussi beaucoup de membres du tiers-monde, ce qui contribue également à créer une atmosphère particulière. Ça pourrait donc être formidable. Mais il y a beaucoup de choses qui ne marchent pas bien, à mon avis. Et nous le faisons savoir, surtout nous les Français. D'abord les élections : ça se fait par cooptation, mais le mécanisme n'est pas au point. On voudrait que ça se déroule de manière plus claire. Il y a un certain nombre de privilèges que le Pape s'était octroyés et qu'il a gardés, en particulier celui de nommer ce qu'ils appellent des académiciens honoraires. Du moment qu'il n'y en a pas trop, ça pourrait aller. Mais est-ce que c'est le Pape qui choisit? Je n'en suis pas sûr du tout. Et le fonctionnement de cette institution repose trop sur quelques individualités. On a eu un très bon président, un Brésilien, le Professeur Chagas. Après lui, il y a eu le Professeur Marini-Bettolo, un italien, qui n'était pas mal mais qui a eu une attaque. Le président actuel est un physicien, mais il ne semble pas s'y intéresser beaucoup. Celui qui fait tout, c'est donc le directeur de la Chancellerie, alors qu'il devrait être un peu en retrait, comme l'était notre conseiller ecclésiastique du temps de l'UCSF.

- Que faites-vous au sein de cette Académie Pontificale des Sciences? Que reprenez-vous de positif de vos séances à Rome?

- Voici comment cela fonctionne : il y a une assemblée générale tous les deux ans et en plus quelques séances de travail. Ces séances de travail marchent très bien. Il y a aussi une chose que j'ai bien aimée : nous avons eu une réunion commune entre le Conseil Pontifical pour la Culture et des membres de l'Académie Pontificale des Sciences. Cette rencontre qui a duré deux ou trois jours, était très intéressante parce que, justement au Conseil pour la Culture, ce sont tous des catholiques, en particulier des présidents d'universités catholiques du monde entier, dont beaucoup du tiers-monde et quelques scientifiques. On a eu vraiment l'impression qu'on leur faisait découvrir qu'il était possible d'avoir un dialogue. D'abord pour se connaître : moi, je n'ai pas été surpris de leur

mentalité parce que, comme je vous le disais, la famille où j'ai été élevé était très traditionnelle. Mais pour d'autres, c'était un peu une découverte. Et puis de leur côté, ils ont pu se rendre compte de ce qu'est une mentalité scientifique. Je pense que ce genre de rencontres devrait se multiplier. On pourrait imaginer que les instances romaines qui examinent des problèmes qui touchent de près ou de loin à des questions scientifiques ou techniques, utilisent davantage cette Académie Pontificale des Sciences. Même tout simplement, pour nous poser des questions.

- Donc vous estimez que vous êtes sous-utilisés.

- Oui, je trouve. L'institution est magnifique. Il y a des gens très bien. Par exemple, le directeur de l'Observatoire Pontifical, un jésuite américain. Mais ceux qui ont en charge de faire marcher cette institution ne sont pas toujours à la hauteur. Le directeur de la Chancellerie actuellement, ne me plaît pas beaucoup. Il plaît encore moins à mes confrères français. Je ne le connais pas depuis longtemps. Je n'ai été élu qu'en 1986. Mais il y avait avant un dominicain qui, paraît-il, était admirable. Alors évidemment, si on n'a pas un bon président et pas un bon chancelier, c'est comme si ici, il n'y avait pas de bon président et pas de bon secrétaire perpétuel. Vous savez, l'Académie est une maison qu'il n'est pas toujours facile d'animer. Alors l'Académie Pontificale, c'est encore pire car ses membres sont dispersés dans le monde entier. Il y a bien un conseil pour remplir cette tâche. Mais ce conseil n'est pas élu par nous. Il compte cinq ou six personnes nommées en principe par le Pape. Mais ce n'est pas lui qui choisit. On dit que ce serait le P. Cottier, un dominicain suisse dont j'ai fait la connaissance, qui est, paraît-il, un conseiller écouté au point de vue philosophique. C'est quelqu'un de très bien. Mais je ne suis même pas sûr que ce soit lui. J'ai peur que ce soit plutôt le directeur de la chancellerie qui choisisse le conseil.

- Votre sentiment sur l'Académie Pontificale des Sciences est donc mitigé.

- Oui, c'est un instrument qui pourrait être très bon. Il l'est par moment, quand il fonctionne bien, mais il est largement sous-utilisé. Cela n'empêche que je vais à Rome, à chaque fois avec un très grand plaisir.

- À Rome, mais aussi ici, à Paris, vous avez de multiples occasions de rencontrer des scientifiques étrangers, sensibles à cette question des rapports entre la science et la foi. Pensez-vous qu'il existe une façon française d'aborder ce problème?

- Ah oui! C'est vraiment le cri du cœur! Oui, il y a sans doute une façon française. Peut-être que les Italiens et les Belges aussi sont assez proches de nous quand ils traitent de ces questions. Mais quant aux anglos-saxons, c'est très différent. Je n'ai jamais beaucoup parlé de questions religieuses avec des

Américains ou des Britanniques. Surtout parce que je n'en connais personnellement pas beaucoup qui soient croyants. J'ai connu un Britannique, beaucoup plus âgé que moi, que j'appréciais beaucoup; à la dernière réunion à laquelle je suis allé avec lui, une réunion internationale, il m'a dit : « Ma femme est morte. Je prends ma retraite et je me retire dans un couvent bénédictin ». C'est donc seulement à ce moment que j'ai appris qu'il était croyant. J'avais surtout envie de lui dire : « Vous auriez pu le dire plus tôt. Parce que nous aurions pu échanger quelques idées ». C'était un peu dommage. Nous avons alors échangé quelques lettres les premiers temps. Il est mort très vieux. Du moins, il me paraissait très vieux quand il s'est retiré, mais il devait avoir à peu près l'âge que j'ai maintenant. Et il est resté dans son couvent bénédictin assez longtemps.

La manière française est bien illustrée par le Secrétariat International pour les Questions Scientifiques, le SIQS. Je n'y ai pas beaucoup participé mais je connais bien Lucien Morren, son président. C'est quelqu'un de formidable et de très dévoué. Le SIQS fait partie de Pax Romana; c'est un peu la branche scientifique de cet organisme. Nous, à l'UCSF, nous étions la branche française du SIQS. D'ailleurs l'un de nous est toujours en relation avec eux, c'est André Astier. Vous le connaissez sans doute, parce qu'il est physicien. Il a été secrétaire général de l'UCSF. Mais je ne le vois plus beaucoup maintenant. Astier, Morren font du bon travail. C'est vraiment ce que j'appelle la manière française. Par contre, à chaque fois que je lis des contributions écrites par des Anglo-saxons, ça ne fait pas « tilt » chez moi. Plusieurs fois, j'ai acheté des bouquins en anglais, simplement après avoir vu des annonces ici ou là et ces livres soi-disant traitaient de questions comme : est-ce qu'un scientifique peut croire en Dieu? Ou bien, peut-on concilier la foi chrétienne avec une pratique de scientifique? Je ne suis même pas allé au bout. Ça ne correspond pas à la manière dont je me pose les problèmes.

- Comment l'Église pourrait-elle se faire entendre des scientifiques?

- Mon violon d'Ingres a été et est toujours des livres, soit d'histoire de l'Église ou de spiritualité, de théologie. Je prends toujours un très grand plaisir à cette lecture même si quelquefois, je ne me sens pas très à l'aise avec ce qui est écrit.

- Mais c'est vous qui allez au devant de l'Église!

- Alors, que pourrait faire l'Église de plus positif? Là encore, c'est une histoire de nombre qui joue. Il n'y a plus beaucoup de prêtres. Mais je pense qu'il faudrait qu'ils se compromettent un peu plus. Prenez quelqu'un comme le P. Dominique Dubarle. Il était dominicain, frère prêcheur. Dans la première réunion avec les incroyants, comme c'était moi qui la présidais, j'avais fait appel à Dominique Dubarle, Laurent Schwartz et Edgar Morin. On a eu un très beau

débat, remarquable, tout à fait intéressant. Certes, on peut juger les convictions des uns et des autres. Mais Dubarle, lui, s'est mouillé, si j'ose dire. Et comme jamais je ne l'avais vu faire. Pourtant, je dois dire que je le voyais souvent. Il a expliqué qu'il avait été éduqué dans un collège libre et puis une fois qu'il a eu philo, il est rentré au scolasticat dominicain. Là, il a fait de très bonnes études. Il a assimilé Aristote et St Thomas. Et puis ses supérieurs lui ont dit : « Écoutez, Dominique Dubarle, vous allez vous consacrer à vous occuper des scientifiques ». Et alors, il raconta qu'il a commencé à rencontrer des scientifiques et qu'au bout de six mois, ou à peu près, tout son bel édifice s'est écroulé. Je ne sais pas si ce sont exactement les termes qu'il a employés mais c'est vraiment le souvenir que j'en ai gardé. En réalité, je le connaissais bien, et c'est vrai qu'il a été obligé de complètement tout repenser. La dernière fois que je l'ai vu, avant qu'il tombe gravement malade, il me disait : « Enfin j'ai compris Hegel. Mais j'ai mis vingt ans ». Mais c'est quelqu'un qui n'a jamais renoncé. Comme Chenu. Ce sont des gens qui ont vécu dans leur thomisme, mais tel qu'on pouvait le vivre au 20ème siècle, pas tel que les néoscolastiques du début du siècle l'enseignaient. C'étaient des gens que j'estimais profondément même si le thomisme, malgré tout ce que Dubarle m'en disait, n'était pas mon type de philosophie. Dubarle faisait partie de ceux dont la mission était, si j'ose dire, professionnellement, d'aller au devant des scientifiques. Pour le P. Russo, c'était pareil. Ils se mouillaient vraiment. Dubarle a passé deux ans à temps partiel au labo de Leprince-Ringuet pour faire des expériences. En maths, il était très fort. Il avait lu beaucoup d'ouvrages de maths, alors qu'il était philosophe de formation. Mais il s'est lancé, un peu à l'aventure. À côté de Dubarle et de Russo, il y avait aussi l'abbé de Lapparent qui était géologue. L'abbé de Lapparent, lui, ne se situait pas tellement sur le plan intellectuel. Il n'organisait pas de discussions. Mais il avait un groupe de scientifiques dont je ne me rappelle plus le nom, mais peu importe, qui se réunissait pour des eucharisties. Y venaient en particulier des assistants. C'était un groupe de spiritualité qui a continué d'ailleurs après la disparition de son fondateur. Mais depuis cette période, vers les années 50, il y a eu moins de prêtres qui mettent les scientifiques au cœur de leurs préoccupations. Moi, j'avais essayé de convaincre Antoine Delzant quand il était à l'École Normale de prendre l'UCSF en charge. Quand j'ai eu 36 ans, je me suis dit : « Maintenant tu es trop vieux. L'UCSF, c'était bon quand on avait 25 ans ». Je suis donc allé trouver Delzant et je lui ai dit : « Voilà, tu prends l'UCSF et tu en fais ce que tu veux. Tu y vas avec tes copains et tu fais quelque chose ». Mais il a refusé. Il a accepté quand même de venir jusqu'à la fin à notre bureau et maintenant nous échangeons quelques lettres, mais je ne le vois pas souvent. Delzant a pris, voyez-vous, une autre orientation. C'est typique de ce que je vous disais : le scientifique n'était pas au cœur de sa préoccupation. Pourtant, il est agrégé de maths. Mais il a préféré

faire autre chose, avec son groupe très remarquable Alethe. Certes, on voit bien de temps en temps qu'il a toute une base scientifique sous-jacente. Mais il ne s'est pas donné comme mission d'être l'Église qui va parler aux scientifiques. Il en reste quand même quelques-uns, comme Magnin, prêtre et physicien, qui était à Lille, et qui a fait un livre il n'y a pas longtemps. Je l'ai rencontré à une réunion de la paroisse universitaire qui était justement sur Science et Foi. Mais ces gens-là se font rares.

Alors ce que je ne sais pas, c'est si ça correspond encore à des préoccupations que partagerait beaucoup de monde. Mes enfants sont encore croyants et pratiquants, aussi convaincus si j'ose dire que moi; pas de la même manière que ce que j'étais autrefois, mais ce n'est pas gênant. Mais mes petits-enfants : ce n'est pas la même rigueur que celle dans laquelle j'avais été élevé, c'est certain. Il est clair que ce n'est pas le centre de leurs préoccupations. Alors, c'est difficile d'intervenir, surtout à mon âge et dans ma position, je ne veux pas non plus apparaître comme le grand-père qui fait la leçon. Et les étudiants? Je ne m'en rends pas bien compte; c'est un peu confus maintenant, surtout que ça fait sept huit ans que j'ai pris ma retraite. Je ne me rends pas compte de ce qui les touche. Et pour que l'Église se dise : je vais faire quelque chose pour les scientifiques, il faudrait savoir ce qui les touche.

C'est pour ça que j'ai trouvé la démarche de Claude Dagens très intéressante. Nous avons eu une belle messe avec lui quand nous avons fêté le bicentenaire de l'École, nous les anciens talas. Il a fait un sermon remarquable. C'était la première fois que je l'entendais. Il a repris ça dans une interview dans La Croix, mais son sermon était plus structuré. Il est important de se poser de telles questions de temps en temps : à qui s'adresse-t-on quand on veut témoigner de notre foi? A-t-on une chance d'être entendu? Et comment s'y prendre?

- L'École Normale : est-ce que ça a été pour vous un laboratoire propice à cette confrontation, à ces débats entre scientifiques, philosophes et théologiens?

- J'ai eu comme aumônier à l'École Normale quelqu'un qui n'était pas du tout scientifique. C'était le P. Brilllet, un oratorien. C'était un saint homme, comme on dit et nous lui devons tous beaucoup. Il nous parlait de la Bible avec beaucoup de chaleur et de compétence. Mais pas des problèmes contemporains. Plus tard, j'ai eu aussi beaucoup de contacts avec Jean Daniélou, qui était aumônier de Sèvres mais nous n'étions pas sur la même longueur d'onde, très souvent. Une réflexion de lui m'avait beaucoup frappé, fin des années 50. Il m'avait dit : « Germain, vous dites toujours que la culture scientifique et technique peut être un obstacle à la foi. C'était peut-être vrai quand vous étiez jeune - à ce moment-là, j'avais moins de 40 ans - mais ça n'est plus vrai

maintenant. Moi je vois mes sévriennes, les littéraires, elles sont tristes, elles ne sont pas épanouies, elles vivent avec Jean-Paul Sartre dans la tête. Elles sont inquiètes. Alors que les scientifiques, elles lisent la Bible, elles sont épanouies ». Donc, les scientifiques n'avaient pas tant de problèmes et c'était sans doute vrai.

Mais il y avait quand même une question qu'on pouvait se poser et qui est toujours d'actualité : a-t-on besoin d'un discours spécifique pour les scientifiques? Moi je peux vous répondre une chose : ce qui me frappe beaucoup quand je lis des bouquins de théologie, c'est qu'il y en a où je suis complètement à l'aise. Parce que leurs auteurs, même si en général ils ne sont pas scientifiques, ont admis ou compris la place que les sciences pouvaient avoir dans la culture et par conséquent ils ne disent rien qui puisse choquer. Alors qu'il y a des ouvrages de théologie qui par moment ne passent pas du tout. Vous lisez ces livres; on vous raconte des choses intéressantes, c'est un bon théologien qui les a écrites et puis de temps en temps, vous tombez sur une phrase et vous vous dites : « Mais non. Là, ça ne me va plus du tout. Il a une conception de l'homme, de l'esprit, de l'âme, de l'histoire ou de la science qui est complètement en décalage avec mon expérience, avec ce que je pense ». D'où des blocages. Mais il y a beaucoup de bouquins où il y a de la rigueur et un véritable respect des sciences. Par exemple, Martelet. J'ai lu de lui *Libre réponse à un scandale*. C'est remarquable. Mais on voit bien qu'il est un peu en porte-à-faux par rapport à un certain discours de l'Église qui n'est pas clair, en particulier sur toutes ces questions du mal, de la mort, du péché. On voit bien que Martelet a connu Teilhard. Il y a aussi un théologien que j'apprécie beaucoup et dont j'ai lu deux ou trois gros pavés : c'est Walter Kasper. Le pape l'a nommé évêque. Il a d'ailleurs fait partie des trois évêques qui ont écrit à Rome après l'instruction de Ratzinger sur les divorcés remariés. C'est frappant que tous les grands théologiens que j'apprécie ont eu, peu ou prou, quelque difficulté dans leurs relations avec Rome, à part Urs von Balthasar. Mais prenez les Pères Moingt, Ducoq, Schillebeeckx, Chenu, Congar avec *Vraie et fausse réforme dans l'Église...* Or tous ces gens-là connaissaient l'importance et la place des sciences dans la culture moderne. J'étais quelquefois plus gêné avec Teilhard. Peut-être parce qu'il est paléontologue. Son langage n'est pas tout à fait assez rigoureux à mon goût, un peu comme celui d'une science humaine avant l'heure. Il mélange des interprétations qui sont prophétiques et qui me ravissent, avec un discours censé être scientifique. C'était ça ce qui me gênait chez Teilhard. À part cela, évidemment, c'était quelqu'un d'étonnant même si je ne l'ai pas rencontré très souvent. Un prophète extraordinaire!

- Si la plupart des théologiens que vous citez ont eu maille à partir avec Rome, ce n'est pas un hasard. Peut-être parce qu'ils s'aventuraient trop

loin dans la rencontre avec le monde de la culture. Vous-même, vous aimez vous situer sur la frontière. Est-ce votre formation scientifique qui vous y pousse?

- Est-ce que c'est ma culture scientifique ou est-ce une habitude prise au lycée? On me dit : « Mais ce n'est pas possible de croire comme cela! Germain est un roc. » Je réponds : « Mais je me pose énormément de questions. Beaucoup de choses ne me satisfont pas. » Mais enfin, vraiment, je sais bien que si le Seigneur m'abandonnait, je tomberais, je deviendrais incroyant ou je ne sais quoi. C'est vrai, j'ai de la peine à l'imaginer, me trouvant là où je suis et comme je suis. Alors on me demande: « Mais quand tu étais jeune? » Autant que je m'en souviens, c'était quand j'étais très jeune que je me suis posé des questions fondamentales, du genre : Dieu existe-t-il, oui ou non? C'était vers treize ou quatorze ans. Cela correspondait au moment où dans ma jeunesse, même dans les familles non pratiquantes, les gens faisaient leur première communion et leur catéchisme. C'était un âge critique, car après, les liens avec la religion se distendaient le plus souvent. Surtout au lycée de Rennes. La plupart des pensionnaires n'allaient plus à la messe. Moi-même, je n'étais pas pensionnaire, mais je vivais avec eux car ma mère était veuve et elle travaillait. Mes amis et mon milieu étaient très critiques et c'est à ce moment-là que je me posai des questions. Mais j'ai eu la chance d'avoir un très bon aumônier. Quelqu'un de très curieux! Il est venu au lycée quand j'étais en troisième. Avant, il avait été dix-sept ans professeur de philo à St Vincent, c'est-à-dire une des boîtes libres. Et arrivant au lycée, il a découvert qu'il y avait bien plus de questionnements religieux là que dans l'institution libre d'où il venait. Non seulement chez les quelques élèves qui suivaient ses cours d'instruction religieuse, mais aussi chez les profs. Plusieurs fois il m'a dit : « Pendant dix-sept ans j'ai vécu avec des jeunes qui étaient bien gentils mais qui ne se posaient aucune question. J'enseignais ma philo et puis c'était tout. Alors qu'ici! » On lui disait : « Vous allez nous traiter tel sujet. » Et nous avions alors l'occasion d'approfondir des questions vraiment personnelles. Bien sûr, il avait une philosophie très thomiste. Mais c'était un homme avec qui on pouvait parler.

On peut se demander s'il y a une spécificité du monde scientifique face aux questions religieuses et spirituelles. Ce que je crois, c'est qu'il est bon d'avoir l'occasion de dialoguer dans un milieu scientifique. Parce qu'il y a des choses que l'on peut dire, que l'on peut sentir chez les autres, que des personnes qui n'ont pas une formation scientifique ne sentiraient pas. Je fais partie d'un groupe de ménages qui s'est fondé en 1946. Nous sommes encore quatre du groupe initial. En tout, nous sommes aujourd'hui six ménages. Cette année, nous avons pris comme support de nos discussions un livre écrit par ma sœur. Elle est religieuse; elle est rentrée dans les ordres après avoir exercé quelques années comme prof de maths. Maintenant, elle fait de l'histoire. Son livre s'appelle *La*

vie consacrée dans l'Église. Un aumônier nous accompagne : c'est un de mes camarades d'école, un de nos camarades d'école, parce que nous sommes deux anciens de l'École Normale. C'est Claude Wiener, qui a été l'aumônier général de la Paroisse Universitaire jusqu'à l'année dernière. C'est un prêtre de la Mission de France, qui était aussi dans l'équipe dirigeante de la JEC au moment où moi-même j'y étais. Donc, avec ce petit groupe, nous avons un milieu dans lequel nous pouvons nous exprimer en étant sûrs d'être compris. C'est quelque chose de très favorable. Et cela fait partie des multiples chances que j'ai eues. Il y a une phrase que je médite souvent : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ». Dans un commentaire de ce passage, j'avais trouvé une idée qui me paraît très juste : riche, c'est riche d'argent mais c'est aussi riche de tout ce qu'on reçoit. C'est une idée très profonde et que j'avais retrouvée dans un article de Vernant. Il parlait de dette. Il disait : « On arrive dans un monde, dans une famille, dans une contrée, à une certaine époque. On reçoit énormément de choses ! Ne serait-ce que ce que nous disent les théories de l'évolution : le corps que je reçois, tout mon cerveau avec son développement qui est bien plus complexe que celui des primates. On reçoit le langage, on reçoit une culture. On reçoit tellement qu'on devrait éprouver le sentiment de la dette. Dette envers qui ? Ça, c'est une autre question. La réponse appartient à chacun. Mais pour moi, il n'y a pas de doute. »

- Le Vatican a réexaminé l'affaire Galilée, il y a peu. Cela a été présenté comme une réhabilitation. Mais on peut aussi y voir un geste en direction des scientifiques. Une main tendue, en quelque sorte. Qu'en pensez-vous ?

- Une réhabilitation ? Mais en 1750, les choses étaient déjà à peu près clarifiées. Ce réexamen de l'affaire ne nous a pas appris grand-chose. Mais cela avait une certaine importance, me semble-t-il, du fait que beaucoup de personnes et quelquefois même des catholiques, Delumeau par exemple, reprochent à l'Église de ne pas dire qu'elle s'est trompée. C'est vrai que l'Église s'est trompée ; cela ne fait aucun doute dans certains cas, comme à propos de la rédemption. L'Église a longtemps défendu une conception du rachat : l'homme, en voulant devenir l'égal de Dieu, commettait un péché tellement grand que seul le Fils, offert en victime expiatoire, pouvait racheter cette faute. Aujourd'hui, l'Église professe une autre doctrine mais elle ne dit pas qu'elle s'est trompée. Elle n'aime pas le dire. J'ai donc trouvé qu'au moins sur ce plan-là, l'initiative de réexaminer l'affaire Galilée était bienvenue. J'étais déjà à l'Académie Pontificale quand le Pape a fait son discours où il a évoqué cette affaire : c'était à l'occasion du tricentenaire de la parution des fameux *Principia* de Newton . C'est toujours impressionnant d'entendre le Pape. Le message qu'il voulait faire passer, me

semble-t-il, c'est que ça ne se reproduirait plus. Parce qu'on distinguerait bien le discours scientifique des interprétations qu'on peut en donner.

Quant au fond de l'affaire Galilée, Roland Omnès, dans son livre, a noté deux choses qui me paraissent tout à fait justes : la première, c'est que dans la discussion qu'avait eue Galilée avec Bellarmin, ce qu'on penserait maintenant serait peut-être plus proche de ce que disait Bellarmin. Et la deuxième, c'est que le grand tort de l'Église est de s'être prononcée de manière absolue au moment de l'affaire. Maintenant, je pense que l'Église serait plus prudente.

- Quelles nouvelles formes pouvez-vous imaginer à ce dialogue entre les scientifiques et l'Église?

- Il faudrait que je vous dise le rôle que l'UCSF a joué dans l'élaboration de la constitution *Gaudium et Spes* au moment de Vatican II. L'évêque de Paris nous donnait les schémas au fur et à mesure. Et pour le dernier, Philippe Roqueplo avait eu l'idée de proposer des amendements. Nous avons fait le travail à trois ou quatre, dont Roqueplo, Astier et moi. On avait mis le texte, et puis en face, nous avons fait des propositions complètement rédigées : plutôt que de dire ceci, on pourrait dire cela. C'est une bonne méthode, que j'applique souvent ici. Si on veut vraiment intervenir dans l'élaboration d'un texte, il faut vraiment faire une proposition écrite. Et alors, je sais qu'au moment de la parution, il y avait beaucoup de choses qu'on retrouvait de notre texte. Ça mériterait vraiment d'être connu et souligné. Cet épisode m'a marqué. Le souvenir que j'en garde est peut-être un peu embelli. Mais c'est quand même tout à fait vrai! Que l'évêque de Paris nous ait donné le texte en nous disant : « Vous me retravaillez cela », n'était-ce pas déjà une démarche étonnante? Et qu'on retrouve dans la version finale beaucoup de choses que nous avons proposées, c'était encore plus inattendu. Parce qu'on avait eu les schémas successifs. Le premier était épouvantable. Nous avons ainsi pu mesurer le chemin parcouru. Il faut retrouver de telles expériences.

- On souligne volontiers qu'entre scientifiques et croyants, le temps des grands affrontements est maintenant passé. Pensez-vous que nous sommes à un nouveau point de départ pour un dialogue confiant ou que ce débat n'intéresse plus personne?

- Quand Daniélou disait que ce débat n'était plus d'actualité, c'était parce qu'il voyait ses sévriennes scientifiques tout à fait à l'aise dans leur foi.

- Est-ce que ça signifie qu'il n'y a plus besoin d'une telle confrontation?

- Moi, je pense que vivre sa foi, c'est toujours dans son environnement, dans sa culture. Une religieuse vit sa foi au milieu de ses sœurs. Un scientifique doit la vivre au labo, au milieu de ses collègues. C'est une conviction qui me vient de

l'Action Catholique d'avant-guerre. J'ai été profondément marqué par cette expérience. C'est dans le milieu de vie qu'on agit. C'est-à-dire pour moi, à l'époque, au lycée. Puis après, au milieu de mes collègues scientifiques! Je crois qu'on aura toujours à christianiser son milieu et à inculturer sa foi. Moi, j'ai beaucoup d'enthousiasme scientifique! Je ne serais pas là et je ne passerais pas neuf heures par jour, étant à la retraite depuis sept huit ans, si je ne pensais pas que la science était vraiment quelque chose de très important dans la culture des hommes d'aujourd'hui. Alors, c'est là-dedans que je dois vivre ma foi. Ce n'est pas ailleurs. On était très gêné par certaines difficultés et on l'est encore. Il y a encore des choses que l'on trouve choquantes dans l'Église. Mais ceux qui sont le plus choqués, ce ne sont pas spécialement des scientifiques. Ce sont souvent des personnes qui par exemple, ont une certaine conception de la démocratie, ou une certaine idée de l'Église hiérarchique qui ne devrait pas être ceci, qui ne devrait pas être cela. Mais il y a une chose qui me frappe beaucoup : tous les théologiens dont je vous ai parlé, ont eu des difficultés : Chenu, le Père de Lubac, Karl Rahner, Teilhard. Mais ils ont vécu leurs difficultés à l'intérieur de l'Église. Jamais Teilhard n'aurait pensé à quitter l'Église. Pourtant le Vatican a été terrible avec lui. On lui proposait une chaire au Collège de France. Il a dû refuser. Leur fidélité a été féconde.

Évidemment pour moi, les années soixante-dix ont été un choc. On entendait : « Bon, ça ne nous convient pas, ce qu'ils nous disent ne nous plaît pas, eh bien alors, on s'en va ! » C'est toujours dans l'air du temps. Quand on voit que maintenant les gens se marient et qu'ils divorcent au bout de trois ou quatre ans. Dans ma génération, les chrétiens ne divorçaient pas beaucoup. De même les incroyants. Il y a une question de fidélité, d'insertion dans la durée. C'est pour ça que j'aime bien l'Académie, 300 ans, l'Église, 2000 ans! Ce sont des choses que je ressens personnellement, qui me soutiennent, tout le temps, tous les jours.

“Proposer la foi dans la société actuelle”

Rapport de **Mgr Claude Dagens**

Présentation par Philippe Auroy

Mgr Claude Dagens a présenté ce rapport à l'assemblée des évêques de France à Lourdes en novembre 1994. Ce texte a été conçu comme “un instrument de travail”, à la disposition des évêques mais aussi de tous ceux qui acceptent de réfléchir activement sur ce thème. Un appel a donc été lancé pour que se multiplient les réactions et les réponses à ce rapport. Dans un deuxième temps, ces contributions devraient être rassemblées, analysées et présentées aux évêques en novembre 1995, pour tirer des conclusions du débat que ce rapport aura suscité.

Le groupe “Foi et Culture Scientifique” a pris au sérieux cette initiative. Plusieurs séances de travail ont été consacrées à l'étude du rapport Dagens. Certains ont décortiqué le texte, l'annotant phrase par phrase. Tous ont été sensibles à sa richesse, à son foisonnement et à son dynamisme. Dans un souci de concentrer son apport, le groupe “Foi et Culture Scientifique” s'est donné comme tâche collective de réécrire le passage “Christianisme et Modernité” qui à la lecture, avait suscité beaucoup de réactions perplexes ou négatives.

Nous rappelons tout d'abord la conception d'ensemble et les ingrédients essentiels de ce rapport Dagens. Puis, nous publions ensuite les deux textes, en parallèle : sur la page de gauche, le passage original du rapport et sur la page de droite, la proposition du groupe “Foi et Culture Scientifique”.

Quelques repères

Plutôt que de livrer au lecteur une réflexion théorique où la philosophie et la théologie se partageraient l'essentiel de l'argumentation, ce rapport invite le lecteur à ouvrir les yeux autour de lui, sur la société et sur l'Église et lui propose, partant de ces réalités, une démarche de discernement spirituel. Il s'agit avant tout de déceler, à travers l'épaisseur de la vie, le “travail de la foi et les effets de la foi dans les évolutions en cours”. Et pour cela, le rapport propose comme méthode, de repérer les lignes de crête, les signes des temps¹ qui

¹ Pour reprendre une expression de la constitution *Gaudium et Spes*, dont on retrouve beaucoup d'accents dans le rapport Dagens.

indiquent la fin d'une certaine époque (caractérisée par un contexte culturel, par une certaine façon de se situer comme chrétien vis-à-vis de l'Église et de la société) et annoncent une ère relativement nouvelle, dont les traits marquants sont encore difficile à cerner précisément (plus d'ouverture mais aussi plus de fragilité...) Cette méthode est appliquée à trois registres : “les nouvelles mises en œuvres de la foi”, “les nouvelles conditions subjectives de l'existence” et “le nouveau contexte institutionnel”. Ces lignes de crête une fois mises en évidence, font apparaître d'une part que la foi est source de vie, d'énergie spirituelle et de renouvellement - car elle participe à certains de ces basculements et d'autre part que proposer la foi dans la société actuelle est un projet neuf, qui a peut-être plus de chances que naguère d'être bien accueilli.

Ce rapport se présente donc à la fois comme un outil de travail et comme un exemple de mise en pratique de cet outil. Par là même, il invite les lecteurs et les communautés auxquels il est destiné, à entrer dans la démarche qu'il propose.

Il est clair que ce document émanant d'une instance officielle de l'Église tranche par rapport à ce qu'on a l'habitude de lire. Il a du souffle, il est riche, foisonnant même. La langue et la présentation sont pédagogiques; on remarque un souci évident d'éviter le vocabulaire trop technique et les formules qui ont cours dans les milieux d'Église (aussi bien celles utilisées dans les réunions-partages à 20h30 - “ça m'interpelle” que dans les encycliques - “la foi authentique”).

Même les imperfections de ce rapport semblent les bienvenues car elles sont autant de prétexte à réagir et à entrer dans la démarche positive et constructive qu'a voulu initier ce rapport. On peut en particulier se demander si la méthode n'est pas poussée trop loin par endroits : vouloir identifier ces lignes de crête pour mieux faire ressortir la nouveauté, n'est-ce pas forcer dans certains cas la réalité? Et n'est-ce pas courir le risque d'une dramatisation excessive? La méthode elle-même oscille toujours entre analyse rationnelle et discernement spirituel. Nulle part n'est précisé comment articuler ces deux façons de voir le monde. Cela serait pourtant nécessaire si l'on veut éviter de se retrouver encore une fois face au dilemme de l'une plutôt que l'autre.

Christianisme et modernité

Le paragraphe sur lequel s'est penchée plus particulièrement l'association Foi et Culture Scientifique s'intitule *Christianisme et modernité*¹. Il

¹ Le texte qui nous sert de référence est celui publié au Cerf : "Proposer la foi dans la société actuelle", *Documents des Églises*, Les Éditions du CERF, Paris, 1994. Le paragraphe *Christianisme et modernité* commence page 29 dans cette édition.

se situe dans la première partie “Les nouvelles mises en œuvre de la foi” où l'on cherche à “comprendre une situation contrastée”. Le contexte culturel que décrit ce paragraphe semble marqué par des changements importants et constitue de ce fait l'une “des évolutions nouvelles” de cette “situation contrastée”.

Le paragraphe *Christianisme et modernité* commence donc par citer quelques noms d'intellectuels (G. Coq, F. Verny, A. Touraine et M. Serres) qui ont récemment publié des ouvrages qui font état d'un intérêt renouvelé pour le christianisme, aussi bien sur un plan personnel, pour les deux premiers, que d'un point de vue philosophique et culturel, pour les deux derniers.

“La modernité n'a [donc] pas évacué la foi. Elle l'oblige plutôt à se penser à frais nouveaux et à penser le monde avec ses ressources propres.”

Vient ensuite le passage sur lequel nous avons travaillé. Nous publions en parallèle le texte original du rapport Dagens, sur la page de gauche, et la proposition de l'Association Foi et Culture Scientifique, sur la page de droite.

Texte Original du Rapport Dagens

C'est pourquoi, il nous faut envisager de nouvelles confrontations avec ce que l'on appelle le "monde de la culture" : c'est-à-dire avec ces hommes et ces femmes, chercheurs, artistes, penseurs ou poètes, qui se tournent vers le christianisme de façon plus libre, en lui demandant de donner comme une âme ou une dimension transcendante à des activités humaines qui semblent souvent en peine d'inspiration sur le long terme.

D'autant plus qu'un autre trait caractérise notre modernité : le dépassement de la pensée positiviste, qui s'appuyait sur la croyance dans le pouvoir quasi absolu de la Raison, et spécialement de la Raison scientifique. La Raison a de plus en plus tendance à reconnaître et à accepter ses propres limites. Des scientifiques et des techniciens constatent eux-mêmes qu'une sagesse est nécessaire pour équilibrer une expansion seulement quantitative des productions de l'homme.

Plus profondément encore, c'est la définition et la compréhension même de l'être humain qui ont évolué : à la suite des explorations de la psychanalyse ou de l'ethnologie, on n'identifie plus l'homme à un animal seulement et exclusivement rationnel. Pour vivre, tout être humain n'a pas besoin seulement des calculs de la Raison. Il a besoin aussi et tout autant de parole et de sens. Grâce aux recherches sur le langage, la pensée symbolique est reconnue comme une forme authentique de la pensée.

La pédagogie a évidemment profité de cette nouvelle compréhension de la pensée humaine. La structuration de l'imaginaire fait partie intégrante de l'éducation, avec toutes les techniques que cela suppose.

La catéchèse, elle non plus, n'ignore pas ces données de la pédagogie moderne. Mais surtout, elle ne fait ainsi que renouer avec la tradition même de l'initiation chrétienne : l'appel de Jésus Christ à la conversion (*suite p. 32*)

Proposition de l'Association Foi et Culture Scientifique

C'est pourquoi, il nous faut envisager de nouvelles confrontations avec ce que l'on appelle le "monde de la culture" : c'est-à-dire avec les chercheurs, les artistes, les penseurs ou les poètes, dont certains se tournent vers le christianisme de façon plus libre, trouvant en lui de profondes résonances avec ce qui est à la source de leur engagement et de leur activité.

D'autant plus qu'un autre trait caractérise notre modernité : l'essoufflement de la pensée positiviste, qui s'appuyait sur la croyance dans le pouvoir quasi absolu de la raison, et spécialement de la raison scientifique. Certes, cette pensée positiviste domine encore dans les sciences de la vie (biologie, génétique etc.). Ce qui ne va pas sans poser de sérieuses questions, quand au nom de cette logique, on refuse de s'ouvrir à d'autres points de vue. Mais il faut aussi reconnaître que dans beaucoup d'autres domaines, les scientifiques admettent maintenant plus clairement que leurs méthodes ont des limites et plus fondamentalement encore, que la connaissance à laquelle ils peuvent parvenir ne recouvre pas le tout de la réalité.

En outre, beaucoup d'acteurs du monde scientifique et technique admettent de plus en plus que la science ou le simple progrès de leur activité (industrielle) ne peuvent garantir par eux-mêmes un développement plus juste et plus harmonieux des sociétés humaines, dans le respect de l'environnement. Face aux questions les plus pressantes qui touchent à l'avenir même de notre humanité, beaucoup de ces hommes et de ces femmes lancent des appels pour que chacun s'interroge et prenne ses responsabilités, au nom de valeurs communes.

Enfin, c'est aussi la compréhension de l'être humain qui a bénéficié des sciences humaines, en particulier des explorations de la psychanalyse et de l'ethnologie. Grâce aux recherches sur le langage, on reconnaît maintenant que la pensée n'est pas uniquement faite de calculs mais qu'elle se développe aussi suivant le mode symbolique. D'une conception de l'homme naguère simpliste, on est passé maintenant à une vision plus complexe, plus riche et plus ouverte : l'homme n'est pas seulement un être biologique étonnamment perfectionné, mais pour vivre, il a aussi besoin de relation, de parole et de sens. Ainsi a-t-on pu faire progresser la pédagogie : la structuration de l'imaginaire fait partie intégrante de l'éducation, avec toutes les techniques que cela suppose.

La catéchèse, elle non plus, n'ignore pas ces données de la pédagogie moderne. Mais surtout, elle ne fait ainsi que renouer avec la tradition même de l'initiation chrétienne : l'appel de Jésus Christ à la conversion s'adresse à ce centre de la personne que la Bible dénomme le cœur. C'est le cœur (*suite p. 33*)

Texte Original du Rapport Dagens (suite)

s'adresse à ce centre de la personne que la Bible dénomme le cœur. C'est le cœur de l'homme qui est appelé à s'ouvrir à ce Père des cieux "qui voit dans le secret". La foi authentique s'enracine alors durablement dans la profondeur d'une existence humaine, avec toutes ses composantes.

S'il est vrai que notre culture peut être dite postpositiviste, alors la proposition de la foi chrétienne, aussi bien à l'intention des jeunes qu'à l'intention des adultes, ne peut plus apparaître comme un système concurrentiel, opposé à celui qui s'inspirait du rationalisme conquérant.

L'initiation à la foi et à la vie chrétienne a aujourd'hui des chances nouvelles d'être reconnue pour ce qu'elle est : une forme d'éducation qui s'adresse à toute personne humaine dans son intégralité, avec son intelligence et son affectivité, avec son cœur et son imagination, pour qu'elle accueille pleinement le don de Dieu en Jésus Christ.

Proposition de l'Association Foi et Culture Scientifique (suite)

de l'homme qui est appelé à s'ouvrir à ce Père des cieux “qui voit dans le secret”. La foi s'enracine alors durablement dans la profondeur d'une existence humaine, avec toutes ses composantes.

S'il est vrai que notre culture peut être dite postpositiviste, alors la proposition de la foi chrétienne, à l'intention des adultes comme à celle des jeunes, ne peut plus apparaître comme un système concurrentiel, opposé à celui qui s'inspirait du rationalisme conquérant. Bien plus, l'initiation à la foi et à la vie chrétiennes a aujourd'hui des chances nouvelles d'être reconnue pour ce qu'elle est : une forme d'éducation qui s'adresse à toute personne humaine dans son intégralité, pour qu'elle ouvre son intelligence et son cœur aux dimensions de la Création, pour qu'elle accueille pleinement le don de Dieu en Jésus Christ.

VIVRE LA RENCONTRE

P. Olivier MORAND

Le P. Olivier Morand est vicaire général du diocèse d'Évry. Il a été appelé à cette fonction par Mgr Herbulot, évêque du diocèse, en 1990, après le synode diocésain. Parmi les missions qui lui avait été confiées, il y avait la pastorale du monde scientifique. Alors qu'aujourd'hui le P. Morand est appelé à exercer d'autres responsabilités, nous lui avons demandé de nous faire part de ce qu'il a rencontré et découvert au sein du monde scientifique et technique.

Le 7 Octobre 1990, Monseigneur HERBULOT a promulgué les actes du Synode du diocèse d'Évry. Ainsi les catholiques de l'Essonne ont fait quelques choix d'actions prioritaires que leur Évêque a confirmés. Parmi ces choix, celui de rencontrer les Scientifiques et les Techniciens qui travaillent, vivent, très nombreux dans ce département.

Pourquoi ce choix de rencontre? Tout d'abord, je le crois, parce que c'est l'attitude même que Jésus, le Christ, a choisie, a vécue, et proposée à ses disciples.

Nous voulons vivre cette rencontre pour qu'elle soit l'occasion d'un échange : nous avons à recevoir et à découvrir la richesse de vie, les questionnements et les recherches, les découvertes et les projets, de milliers d'hommes et de femmes. Nous nous côtoyons chaque jour. Mais quand prenons-nous le temps de nous écouter, de nous connaître, et d'avancer ensemble?

J'ai parlé d'échange : nous voulons aussi vivre cette rencontre pour qu'elle soit l'occasion de partager, de faire connaître ce qui nous tient le plus à coeur. Parce que nous sommes disciples de Jésus-Christ : partager la certitude que toute rencontre est chemin vers la connaissance de Dieu; partager la conviction que Dieu, le Père de Jésus-Christ et notre Père, réalise chaque jour sa promesse de nous donner, à tous, de vivre de son Esprit. Il est bienveillance, fidélité, courage, patience, vérité, pardon, service... en un mot : Amour. Partager l'expérience acquise, et transmise, que tout obstacle, tout échec, toute impasse peut devenir passage, nouveauté, point d'appui. Même si c'est quelquefois long et difficile de le discerner.

Les scientifiques qui vivent et travaillent dans le département de l'Essonne sont très nombreux. Ce sont des hommes et des femmes qui ont leur vie professionnelle, familiale, associative, culturelle et politique, comme tout le monde. Certains sont croyants, la plupart ne le sont pas, comme dans le plus grand nombre de groupes sociaux.

Alors pourquoi vouloir faire d'eux une population spécifique, et avoir le souci particulier de la rencontre, de l'échange avec eux?

I - DES RÉVÉLATIONS MUTUELLES

Si vous le voulez bien, c'est à partir de ma propre expérience que je répondrai à cette question maintes et maintes fois entendue dans la bouche de scientifiques essonnais.

Apprendre à travailler

Pour ma part, je ne suis pas “scientifique”, au moins au sens où mes études secondaires ont manifesté une résistance certaine aux matières dominantes dans les sections scientifiques. À lire comme un signe! Mais aussi dans la mesure où ma formation universitaire se trouve plutôt dans la catégorie dite des humanités.

Et pourtant, j'ai été chargé de travailler avec l'équipe diocésaine mise au service de la réalisation de ce projet synodal : la rencontre avec les scientifiques et techniques.

J'y suis arrivé avec quelques inquiétudes, et un vague fond de complexe de celui “qui n'a pas fait un bac C”. J'étais donc moi-même directement invité à vivre cette rencontre, à en faire une expérience concrète. Et elle m'a ouvert beaucoup d'horizons.

Tout d'abord, c'est à leur contact (ils et elles sont quasiment tous des scientifiques, des vrais) que j'ai découvert que nous avions au moins un point en commun : l'exigence d'une certaine méthode, d'une certaine rigueur quand on veut réfléchir. Le Droit et l'Histoire me l'avaient appris. Ce travail avec des scientifiques me l'a révélé.

Si nous voulons, les uns et les autres, quelques soient nos sources de différences, nous rencontrer, découvrir et partager, il nous est non seulement utile, mais même nécessaire d'avoir méthode et rigueur. C'est un service mutuel à nous rendre.

Même s'il s'agit d'aborder les questions qui concernent ce qu'il y a de plus vital dans nos vies : la naissance, les relations, les choix, la mort, et notre foi, celle qui nous fait vivre, qui que nous soyons.

Réfléchir à ce qu'on fait

J'ai aussi été le témoin émerveillé de la recherche de combien d'hommes et de femmes qui ont conscience de l'impact de leur travail, de leur culture, de leurs choix pour leurs contemporains. Impact concret et pratique sur l'art de vivre, à travers la recherche, son application, et ce que cela donne comme toile de fond à notre vie ensemble. Mais aussi impact symbolique, dû au fait que beaucoup de nos contemporains s'en remettent aux scientifiques pour “donner un sens à leur vie”, pour dire “d'où on vient et où on va”, pour “construire des choix de société”. (Un sondage du Journal La Croix le montrait en 1992).

Dans l'un et l'autre cas, on peut estimer, à juste titre, que l'impact supposé ou réel est à la fois majoré, et bien au-delà du contrôle de chacun de ceux qui font ce travail scientifique.

Et pourtant, je peux témoigner du fait que beaucoup de scientifiques ne se débarrassent pas aussi facilement de cette question. Nombreux sont ceux qui veulent y réfléchir, y voir clair, et ne pas contribuer, en aveugle, à n'importe quoi. Là se trouve aussi l'un des enjeux de la rencontre, dont peuvent bénéficier tous les partenaires. Cela concerne tous ceux qui ont conscience que leur propre vie, quelque soit son domaine d'investissement, a de l'impact sur celle des autres. Chacun peut trouver dans cette recherche commune éclairage et guide, question et soutien pour discerner, faire ses choix, et les vivre. Il est clair, à mes yeux, que la foi en Jésus-Christ est une des lumières sur cette route, que nous avons à entretenir ensemble. Et j'ai confirmé la conviction que j'avais qu'il est passionnant de mener ensemble cette recherche, en y appelant l'Évangile : chacun le découvre de façon nouvelle et s'enrichit de la lecture de son partenaire.

Entretenir le débat

Je voudrais, enfin, évoquer un troisième domaine qui, pour moi, a donné consistance à cette rencontre, et en appelle le développement en Essonne.

Nous savons tous très bien les vieux conflits qui traînent entre scientifiques et théologiens. Je n'ose pas situer dans ce débat les philosophes. Il me semble que cela ne fait que renforcer le conflit, au moins au regard de l'histoire.

Mais nous savons aussi, du moins je l'espère, combien le siècle des lumières a obligé les théologiens à se mettre au travail pour rendre compte de la foi chrétienne dans un contexte qui l'interrogeait avec pertinence.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer cette histoire qui court sur plus de deux siècles maintenant.

Je pense, et mon expérience essonnienne le confirme, que cette confrontation, voire même cet affrontement, furent et demeurent salutaires, sources de découvertes, de renouvellement et d'humanisation tant pour les théologiens que pour les scientifiques.

Au fond, la rencontre, que le synode appelle de ses vœux, est déjà à l'oeuvre, même si c'est quelquefois avec beaucoup de violences et d'incompréhensions, depuis longtemps.

Je crois, je sais, que nous pouvons poursuivre ce débat, cette interrogation mutuelle, et ces éclairages qui obligent à bouger, à relativiser, mais aussi à justifier, à faire vrai. Et nous pouvons le faire aujourd'hui dans un climat plus serein, et donc peut-être plus fécond pour tout le monde.

J'en veux pour preuve le travail, à mon avis plein d'intérêt, qu'ont fourni les membres de cette équipe diocésaine en réponse à une question posée par le Cardinal POUPARD : *“Dire Dieu aux hommes d'aujourd'hui. Scientifiques, et à partir de votre pratique, et croyants, qu'avez-vous à dire à ce sujet? ”*. Le débat n'est-il pas clairement ouvert, franchement cherché ?

II - DE LA RELIGION À LA RELATION

Cette dernière expérience à laquelle je viens de faire allusion fut pour moi, par ailleurs, une nouvelle occasion de vérifier une conviction que je voudrais partager avec vous, pour finir.

Ma vie quotidienne est faite, comme pour tout le monde, de rencontres. Mais mon statut particulier m'amène plus souvent que d'autres, je pense, à être témoin de l'interrogation de beaucoup sur Dieu, sur leur rapport à Dieu.

Vient-on se préparer au mariage? C'est pour s'engager devant Dieu. Demande-t-on le baptême de son enfant? C'est pour que Dieu le protège. Est-on attaché dans sa vie quotidienne à un certain nombre de valeurs? C'est parce qu'on croit en Dieu.

Mais quand il s'agit de pousser un peu plus loin, de dire qui est ce Dieu dont on parle, quel visage est le sien, cela devient plus difficile.

Dieu qui a créé le monde, qui fait le bonheur de ses créatures? Dieu pourtant qui laisse tant de maux et de douleurs se produire? Dieu, auteur de miracles d'hier et d'aujourd'hui? Dieu dans le ciel, ou dans le cœur de chacun? Dieu qui pardonne tout, ou qui juge à tout instant? Dieu des dix commandements, ou Dieu du Nirvana?

Toutes ces facettes de Dieu, et combien de dizaines d'autres (les musulmans donnent 99 noms à Dieu...), nous rendent souvent Dieu lointain,

étranger, et au fond sans beaucoup d'intérêt pour nos vies. Ce Dieu là fait l'objet de débats, plus ou moins passionnés, mais pas toujours très incarnés. Ce Dieu là a-t-il, en vérité, un impact dans nos vies?

Ce Dieu là, c'est le Dieu de la religion, des religions. Sans chercher beaucoup, les Juifs, les Musulmans et les Chrétiens sont d'accord, à ce stade. A la rigueur, les orientaux, voir certains philosophes, aussi.

“Dire Dieu aux hommes d'aujourd'hui...” Notre ambition, à nous les chrétiens, c'est de révéler à l'homme d'aujourd'hui Dieu, Père de Jésus-Christ. Celui à qui cet homme de Palestine nous a appris à dire *“Papa”*. Celui que le Christ a appelé : *« Pourquoi m'as-tu abandonné ? »*. Mais aussi celui à qui il a fait confiance jusqu'à son dernier souffle : *« Père, entre tes mains je remets mon esprit »*.

Dieu, pour nous a pris visage d'homme. Il s'est fait rencontre. Il a noué des alliances. Il a montré qu'il aimait, et comment. Il a fait des choix, pris des risques, et renvoyé chacun à la responsabilité de sa vie. Il a eu des coups de sang et des larmes de tendresse. Ses paroles ont pris forme dans ses actes. Il a refusé la violence. Il a guéri combien de blessures. Il a donné la réconciliation comme chemin de vie.

Ce Jésus, qui nous parle par toute sa vie de son Père, qui lui ressemble au point qu'il peut dire : *« Qui me voit, voit le Père »*, ce Jésus donc, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. Dieu, créateur du monde, n'a pas voulu qu'en lui se perde le souffle de la vie.

Ce Dieu, Père de Jésus-Christ, par son Fils nous a promis de nous donner à nous aussi de vivre de ce même souffle de la Vie qui animait son Fils, et qui l'a relevé de la mort.

Ce Fils nous a promis qu'il nous précéderait toujours dans notre vie, et ce jusqu'à la fin du monde. Il a confié à ses amis, ses disciples, le soin de rechercher, comme lui l'a fait, la rencontre. La rencontre avec tous, du plus loin au plus près, du plus grand au plus petit, du plus semblable au plus différent.

Il nous a promis que dans chaque rencontre, aussi surprenante ou choquante soit-elle, il nous précède, il vient vers nous. Même quand nous ne le reconnaissons pas. Et du coup, il nous propose de vivre chaque rencontre comme un service et une promesse. N'est-ce pas cela qu'il a dit, dans ce dernier repas avec ses amis, partageant le pain et la coupe, ou lavant les pieds de ses disciples : le même appel ; *« Faites comme moi, faites cela en mémoire de moi »*

Il est là, au cœur de nos vies, bien vivant, ce Jésus-Christ, Fils et Visage de son Père et notre Père.

Notre ambition de chrétiens, et notre vocation, c'est de révéler cela à chacun, et de le découvrir pour nous même en le révélant. Un seul chemin pour cela : la rencontre. Le peuple Juif parle d'Alliance. N'est-ce pas la même chose?

Mon travail avec l'équipe diocésaine en charge de la rencontre avec les Scientifiques m'a confirmé dans la conviction que, si nous voulons révéler Dieu, nous devons chercher à révéler la présence du Christ Jésus qui nous précède toujours. La rencontre en est le chemin pour nous tous, et pour chacun.

III - RÉPONDRE À UN APPEL

Je vous avais promis de vous faire part de ma propre expérience dans le droit fil des choix d'actions prioritaires faits par les catholiques du diocèse d'Évry dans leur Synode.

Je m'y suis engagé pour ce qui concerne ma rencontre avec des Scientifiques en Essonne.

Je crois que ce que j'ai vécu, beaucoup sont appelés à le vivre et à s'y enrichir, scientifiques ou non, croyants, chercheurs, non croyants. Peu importe. Je crois que le Synode nous a fait entendre l'invitation même du Christ qui parle à son Église : « *Dans toute rencontre, je te précède* ».

Pour moi au moins, ma propre expérience vécue dans ce domaine répond à cette question souvent posée : pourquoi faire des scientifiques une population spécifique en Essonne? Pourquoi avoir le souci particulier de la rencontre avec eux, et entre eux?

Puissent ces quelques lignes éclairer tous ceux qui se posent ces mêmes questions. J'espère surtout qu'elles inciteront d'autres, très nombreux, à prendre le chemin de cette rencontre. Elle sera richesse pour eux, et service dont beaucoup d'autres bénéficieront.

A ce jour, ma mission m'appelle à laisser la place à d'autres. Mais je resterai désormais sensible et prompt à saisir les occasions, voire à les favoriser. D'autres chemins de rencontre m'attendent. L'important, c'est de marcher ensemble.

“De la recherche scientifique à la foi”

Article de **Philippe Deterre**

paru dans la revue « Médecine-Sciences » 10, 1994, pp. 704-707

Compte-rendu de J. Leroy

L'auteur introduit son propos en écrivant : *“Science et religion forment depuis Galilée un noeud de querelles persistantes...”* et il énumère rapidement les principaux sujets de ces querelles. Mais il estime que ces querelles sont vaines, car : *“Dans tous les cas, il s'agit d'opposer, ou de concilier, les représentations du monde données par la Science avec celles qui sont livrées par les Écritures. Mon propos ici est de déplacer le problème. Savoir si les sciences contemporaines laissent, ou ne laissent pas une place à Dieu ne me semble pas une question essentielle. Et ce pour - au moins - trois raisons : d'abord, parce que, les sciences se situent à l'extérieur de la question religieuse; ensuite, parce que la théologie contemporaine ne lit plus les récits de création comme une source d'information sur le début du monde; et enfin parce qu'un Dieu ou une religion qui n'auraient pour seules raisons que les lacunes provisoires, et sans cesse déplacées, de l'explication scientifique seraient bien peu dignes de foi et d'intérêt”*.

Sa proposition est de mettre la foi chrétienne en regard, non pas des résultats de la science et de ses théories, mais de la pratique de ceux qui font la science. La question est alors celle de l'éventuelle pertinence de la tradition croyante et chrétienne pour le chercheur scientifique. Après s'être interrogé sur les diverses motivations du chercheur, il constate *“qu'il y a un indéterminisme, un imprévisible dans la recherche, et que c'est bien cela qui en fait le sel...”* Dans le chercheur, il trouve *“quelque chose du guetteur”*. Il note qu'on n'a pas de recherche efficace sans travail, et que la vérification est au cœur de la démarche de la communauté scientifique, dès le stade du laboratoire, puis dans les publications et les congrès.

La foi du chercheur

Après une analyse des diverses motivations des chercheurs, l'auteur arrive à l'idée que ces motivations comportent un aspect métaphysique : *“La méthode n'avance pas seule : elle dépend de cette pulsion fondamentale, qu'avec les*

précautions nécessaires j'appelle une « foi », en ce sens qu'une certaine confiance dans l'opération scientifique est nécessaire pour avancer, pour continuer de chercher cette cohérence et cette unité. Une certaine confiance primordiale dans l'intelligibilité du monde et dans le travail humain me semble à l'œuvre dans le quotidien de la recherche scientifique". Ensuite il conclut cet aspect des choses en écrivant : *"Cette mise en perspective de ce qui est à l'œuvre dans la recherche scientifique... est sans doute discutable. Elle repose en tout cas sur une conception de l'être humain - de l' "être au monde" comme disent les philosophes - qui est compatible avec l'existence d'un sujet croyant. L'homme ainsi pensé - scientifique et/ou croyant - est un sujet qui ne cesse de se remettre au travail... Et ce travail suppose une certaine confiance, une certaine « foi », en ce que le chemin est possible et que la tâche n'est pas vaine".*

L'interrogation chrétienne

Quels sont les points de contact possibles entre la recherche scientifique et la foi chrétienne? L'auteur propose trois thèmes : création, incarnation, sabbat.

Selon la Bible et la théologie chrétienne, **la création** est une œuvre de séparation du créateur et du créé, ce qui *"«désacralise» le monde qui se trouve ainsi objet possible d'une investigation qui n'offense pas Dieu".* *"Il a été souvent souligné combien la tradition judéo-chrétienne, par cette séparation, a été historiquement féconde au moment de l'émergence des sciences modernes".* Ainsi, la foi du croyant est *"tout sauf un obstacle au travail scientifique, elle en surdétermine la motivation et la nécessité"*.

Pour le chercheur, **l'incarnation** est la nécessité de consacrer toute son énergie à un domaine particulier, qui peut paraître très exigü à celui qui le découvre pour la première fois. Pour le chrétien, *"à cause du Jésus historique de Palestine, il n'y a pas d'autre lieu pour la rencontre avec le Dieu transcendant que le chemin particulier de l'homme. Parce que Dieu a pris corps en une culture et une histoire particulières, il n'y a plus de condition humaine qui soit trop petite ou trop singulière".* *"Le scientifique d'aujourd'hui est dans un paysage éclaté..., il n'y a plus guère de synthèse possible entre les diverses sciences particulières. Pour le chrétien, cette « finitude » n'est pas un pis-aller, elle est à vivre avec bonheur et sans nostalgie, c'est dans son travail de création scientifique, de maîtrise responsable et de compréhension de la réalité, qu'il peut rejoindre le Créateur"*.

Le **sabbat** est le septième jour où *"Dieu arrête de travailler et où l'homme est invité à en faire de même"*. Le véritable scientifique est celui qui sait arrêter son travail pour réfléchir à la fin qu'il poursuit. *"Cette nécessité du sabbat n'est pas simplement méthodologique, elle est aussi éthique"*.

Le débat reste nécessaire, car *“la véritable question n'est pas en effet celle d'une éventuelle réconciliation entre « science » et « foi », mais bien plutôt celle, pratique et politique, du rôle des scientifiques dans les questions graves de l'heure, en particulier par les possibilités techniques mises à jour par les chercheurs.”*

Le texte résumé ci-dessus a été présenté à une des dernières réunions ordinaires de l'Association “Foi et Culture Scientifique”. Une discussion s'est ensuite ouverte, en particulier à propos des points suivants :

- *Sur le thème de la finitude.* Certains estiment difficile de vivre notre finitude comme un bonheur; ne faudrait-il pas la considérer comme un appel à un dépassement perpétuel, à une recherche d'une transcendance qui nous échappera toujours.

La difficulté de la synthèse, soulignée par l'auteur, est à relativiser, car si elle est clairement impossible pour un individu quel qu'il soit, elle est quand même possible pour la communauté scientifique, dès lors qu'elle est assumée collectivement.

Du point de vue de la théologie, il faudrait dire comment le christianisme peut justifier de son universalité à partir de l'expérience limitée du Jésus historique. Par ailleurs, l'auteur de l'article envisage l'incarnation en faisant abstraction de la croix, ce qui limite la portée de l'analogie.

- *Sur le temps d'arrêt sabbatique.* Il est en réalité à l'articulation entre la finalité et l'éthique. L'appel à l'engagement concret reçoit l'approbation de plusieurs participants, tandis que d'autres font remarquer que tous les domaines de la science ne soulèvent pas de problème d'éthique. Cependant, il existe une solidarité dans la communauté scientifique, et elle devrait amener tous les chercheurs à se sentir concernés.

- *Sur l'éthique.* L'attitude éthique est celle d'un débat sur la finalité. Il est difficile pour l'humanité de trouver une attitude éthique incontestable, car cela n'est pas naturel. Le croyant peut trouver une explication théologique à cela. Mais on peut aussi le constater concrètement : l'UNESCO envisage de réunir à Copenhague une conférence internationale au niveau des chefs d'état, pour essayer de définir les bases d'une éthique internationalement reconnue. La préparation de cette conférence se révèle difficile car la Déclaration des droits de l'homme, qui avait été admise comme base au moment de la création de cette institution (par des nations en majorité occidentales), est remise en question par les représentants de beaucoup de pays du tiers monde. Certains y voient un moyen d'ingérence des occidentaux dans leurs affaires, d'autres la considèrent comme incompatible avec les principes théocratiques de leurs états.

Science et Foi : qui démontre qui ?

Dominique Grésillon

Quelque soit le contexte culturel dans lequel on se trouve, la juxtaposition des deux mots “Science et Foi” semble toujours poser problème. L’histoire l’explique partiellement, en montrant beaucoup d’exemples où l’un de ces domaines s’est trouvé nié par l’autre. C’est arrivé tant et tant de fois, par des conflits de représentation du monde qui impliquent des conflits de valeurs et de pouvoir, qu’il importe d’en rechercher plus profondément la cause. Parmi les chrétiens eux-mêmes, pourquoi pensons-nous si facilement qu’il y a une opposition entre les deux domaines, science et foi? Pourquoi cette opposition se transpose-t-elle aussi dans les actions de “savoir” et de “croire”?

Cette opposition a des racines très profondes, qui plongent loin dans l’histoire : dans deux cultures, la grecque et l’hébraïque, qui ont promu chacune deux approches différentes de l’homme dans l’univers. D’un côté une approche “objective” du réel, de l’autre un discours symbolique sur le sens et le pourquoi de l’homme. Elles ont donc parcouru des voies de la connaissance très distinctes, avec des méthodes très différentes. Toutes les deux pourtant nous constituent aujourd’hui, et ces deux histoires, nous les rencontrons en nous-mêmes, avec leurs évolutions parfois divergentes, parfois leurs collisions.

Il convient d’abord de rappeler le contexte culturel dans lequel nous sommes : la culture scientifique fait partie du cursus scolaire proposé à tous. Cette culture nous constitue, et pour une bonne part, façonne notre approche du monde, et définit nos critères de valeur et de vérité. Quelle est cette approche, et quels sont ces critères? Nous allons les préciser en les ramenant à un modèle-type, un paradigme : la méthode expérimentale de Claude Bernard. Nous savons tous combien cette méthode est efficace. Mais pour aborder les relations science et foi, il n’est pas inutile de rappeler quelques uns des constituants de cette méthode. Elle s’appuie sur certaines hypothèses et certains choix préliminaires. Première hypothèse implicite : le monde est séparable en deux entités totalement distinctes, le sujet qui observe, et l’objet offert à l’observation. Situé dans un contexte donné, le comportement de l’objet doit être reproductible, indépendamment du sujet-observateur. Seconde hypothèse, ou plutôt second choix : on ne s’intéresse qu’aux phénomènes qui sont perçus de façon

équivalente par tout sujet. Tout homme est susceptible d'occuper la position de l' "expérimentateur", de reproduire l'observation et éventuellement de concourir à la formation du "corpus" des conclusions et des modèles élaborés. Ces critères de reproduction d'une part, d'indépendance de l'observation par rapport à l'observateur d'autre part, joints encore à l'universalité de cette qualification d'observateur, sont devenus les critères quasi exclusifs de la preuve et de la "vérification". Un comportement qui ne satisferait pas l'un ou l'autre de ces trois critères est écarté comme sans valeur.

Démontrer la foi ?

Dans le contexte culturel que nous venons de schématiser, il y a des discours de la foi sur elle-même qui mènent à des contresens. C'est le cas d'un ancien discours de l'Église catholique sur la foi. Un discours qui a laissé durablement dans la mémoire collective des contresens et des malentendus. Contresens, lorsque ce discours veut emporter l'adhésion de foi par la démonstration et la preuve. Malentendu, lorsqu'on garde de la notion de foi, celle de la croyance sans preuves, et donc celle de la crédulité.

C'est la situation qu'on rencontre avec le "petit catéchisme" et la "preuve" de la foi. Ce sont des images qui ont la vie dure : elles ont été imprimées dans l'esprit de générations de français par la catéchèse de leur enfance. Le "Catéchisme des diocèses de France" était la référence catéchétique des temps anté-conciliaires. Un ouvrage dans lequel un savoir commun du chrétien est présenté sous la forme d'une suite de questions numérotées, chacune suivie de sa réponse.

Examinons comment la foi était présentée dans cet ouvrage (les citations sont extraites de l'édition de 1947).

"300. Qu'est-ce que la foi ?

La foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement toutes les vérités que Jésus-Christ nous a révélées et qu'il nous enseigne par son Église."

Dans une culture marquée par la méthode expérimentale, cet énoncé provoque immédiatement une réaction de doute : comment peut-on croire sans vérifier, sans avoir vécu, éprouvé par soi-même?

Les choses s'aggravent lorsqu'on passe à la question N°301 :
"301. Est-il raisonnable de croire les vérités révélées par Jésus-Christ ?

Oui, il est raisonnable de croire les vérités révélées par Jésus-Christ, car les prophéties et les miracles de Notre-Seigneur sont la preuve très certaine qu'Il a dit la vérité."

On trouve ici deux mots, "raisonnable" et "preuve" qui sont communs avec la science, mais qui n'ont pas les mêmes critères de vérification. Le "raisonnable" dont il est ici question ne résulte pas d'une logique formelle, d'un calcul. Quant à la "preuve" apportée par les miracles, elle ne peut être celle qu'invoque la méthode expérimentale puisqu'elle ne satisfait ni à la condition de reproductibilité ni à celle d'indépendance par rapport à l'acteur principal.

Ces difficultés se retrouvent dans l'énoncé de synthèse qu'est "l'acte de foi":

"304. Acte de Foi :

Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que vous avez révélées et que vous enseignez par votre Église, parce que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper."

Voici un double acte d'allégeance (à Dieu, et à l'Église) totalement opposé au critère que nous avons désigné par "l'universalité de la qualification d'observateur" qui permet à chacun de mener l'expérience qui amène à toute connaissance scientifique, et d'assurer ainsi une vérité extrinsèque au sujet, indépendante du sujet comme de son maître.

"Avoir" la foi par obéissance?

Ce n'est pas le seul lieu où un acte d'allégeance, plutôt qu'une conviction autonome, semble s'imposer comme le mode de vérification de la foi. On peut ainsi remonter très haut dans l'histoire. Jusqu'à cette référence qu'on reconnaît comme fondatrice de la Foi : Abraham, le "Père des croyants", qui unit les trois religions monothéistes. Quelle est l'image de la foi que véhicule cette référence? Les commentaires chrétiens commencent très tôt, dès le nouveau testament. Dans l'épître aux Hébreux :

"Par la foi, Abraham obéit à l'appel de partir vers un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit ne sachant où il allait... " (Hé. Ch. 11, v. 8), et ce texte ajoute une longue liste d'actes de personnages de l'ancien testament, mus par la Foi. Dans cette énumération cependant, la place et l'interprétation de l'un de ces faits peut conduire à un grave malentendu. C'est le passage relatif au sacrifice d'Isaac :

"Par la foi, Abraham, mis à l'épreuve, a offert Isaac, et c'est son fils unique qu'il offrait en sacrifice, lui qui était le dépositaire des promesses, lui à qui il avait été dit : C'est par Isaac que tu auras une postérité portant ton nom.

Dieu, pensait-il, est capable même de ressusciter les morts; c'est pour cela qu'il recouvra son fils..." (Hé. Ch. 11, v. 17-19, trad. Bible de Jérusalem).

Le très grand risque de ce passage vient de ce qu'il est rapproché d'un qualificatif de la foi, utilisé par Paul dans la lettre aux Romains : "l'obéissance de la foi" (Rom. XVI, v. 26). On peut ainsi faire du sacrifice d'Isaac un acte d'obéissance, et du même coup, le premier croyant devient le premier servile, une sorte de "zombi" docile à une injonction révoltante.

Cette interprétation n'est possible que lorsque ce passage et ce qualificatif sont isolés de leurs contextes respectifs. Cette interprétation en effet s'oppose à l'esprit de la lettre aux romains. Comme ce qualificatif d'"obéissance de la foi" est souvent repris dans cette lettre de Paul, il convient de s'y arrêter. L'expression est utilisée dès le premier chapitre, au verset 5 "Par (Jésus-Christ) nous avons reçu la grâce d'être apôtre pour conduire à l'obéissance de la foi, à la gloire de son nom, tous les peuples païens..." Elle est reprise plusieurs fois dans la lettre, jusqu'à la doxologie (Chap. XVI, v. 25-27) qui évoque "un mystère... porté à la connaissance de tous les peuples païens par des écrits prophétiques... pour les conduire à l'obéissance de la foi". Or dans cette lettre, ce n'est pas une attitude passive de la foi que Paul veut induire, mais il veut au contraire promouvoir l'agir dans la liberté de la foi. "Je vous exhorte donc, frères,... à vous offrir vous-mêmes en sacrifice vivant... Que le renouvellement de votre jugement vous transforme et vous fasse discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon... ce qui est parfait." (Chap. XII, v. 1-2). C'est l'agir de la foi qui importe, et qu'il faut à tout prix distinguer de toutes les assurances par lesquelles les hommes cherchent à se garantir le salut, à se "justifier" : "Mais si... toi qui, instruit par la loi, discernes l'essentiel, toi qui es convaincu d'être le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, l'éducateur des ignorants, le maître des simples, parce que tu possèdes dans la loi l'expression même de la connaissance et de la vérité... Eh bien! toi qui enseignes autrui, tu ne t'enseignes pas toi-même!..." (Rom. II, v. 18-21). Dure leçon pour tous ceux qui parlent de foi : peut-on même en parler? Car la foi est agir, et cet agir de la foi est notamment opposé à la justification par la pratique de la loi : "Personne ne sera justifié devant Lui par les œuvres de la loi" (Rom. III, v. 20). On ne peut cependant s'arrêter à cet "agir de la foi", sans s'interroger sur sa source. C'est à cette question de la source de la liberté de la foi que répond l'expression d'"obéissance de la foi" : car c'est seulement en donnant sa vie, "en espérant contre toute espérance", qu'on peut prendre part à la vie de celui "qui donne la vie aux morts et appelle le néant à l'existence".

Partant, cette obéissance de la foi est bien le contraire de l'asservissement. Pour revenir au sacrifice d'Isaac, on peut comprendre qu'Abraham, membre d'une religion qui exigeait le sacrifice du fils aîné, a compris que ce sacrifice n'était plus acceptable, qu'il n'était pas la volonté de

Celui qui appelle. Le premier peut-être dans sa civilisation, Abraham s'est opposé à ce sacrifice, il a brisé un enchaînement odieux.

Des preuves qui ne tiennent pas devant la méthode scientifique, une "raison" qui ne se vérifie pas par le calcul, et pour finir une docilité qui mène à l'inacceptable. C'est un lourd passif pour l'image de la foi et des croyants. C'est évidemment une caricature : la preuve ne s'établit pas par la méthode expérimentale de Claude Bernard, la raison n'est pas celle du calcul, et l'agir de la foi n'est pas une démission de sa liberté.

La Foi précède la preuve

Nous entendons souvent un discours assuré, volontiers dominant de la science. S'il en était le dernier mot, aucun dialogue ne serait possible. Et pourtant, derrière "la science", il y a le scientifique, dont le visage est moins connu, mais qui pourtant est plus important : car il est le sujet qui fait la science. Or ce sujet inquiet, toujours en question, rencontre bien l'homme.

On peut regrouper sous deux titres quelques-unes des questions que se posent les scientifiques : des questions épistémologiques, et des questions de sens. Partant, on peut aussi constater les parallèles entre l'agir de cet homme, et celui du croyant.

Parlons d'abord des questions épistémologiques. Ces questions viennent naturellement parce que l'exclusion méthodologique de l'observateur impose une limite intrinsèque à la connaissance scientifique. C'est évident pour les sciences qui touchent directement à l'homme. Mais cela pourrait bien être vrai aussi dans ces sciences qui paraissent très éloignées de l'homme, les "sciences dures". Dans la physique microscopique, la mécanique quantique introduit le "postulat de la mesure", par lequel la mesure (et donc l'observateur) détermine l'état de l'objet, quelle que soit la discrétion de cet observateur. "Les tenants de l'atomisme ont dû se rendre à l'évidence que leur science n'est qu'un maillon de la chaîne infinie des dialogues entre l'homme et la nature et qu'elle ne peut plus parler simplement d'une nature "en soi". Les sciences de la nature présupposent toujours l'homme, et, comme l'a dit Bohr, nous devons nous rendre compte que nous ne sommes pas spectateurs mais acteurs dans le théâtre de la vie" (W. Eisenberg, "La nature dans la physique contemporaine", 1962).

Parlons ensuite des questions de sens. En effet, ces questions apparaissent même parmi les scientifiques qui ne quittent pas le registre de la science. Elles surgissent entre les lignes, souvent en négatif.

Ainsi Steven Weinberg, dans la conclusion de son livre “Les trois premières minutes de l’univers” (Trad. Seuil, 1978) :

“Il est (...) difficile (...) de réaliser que cet univers a évolué à partir de conditions initiales si peu familières qu’on peut à peine les imaginer, et doit finir par s’éteindre dans un froid interminable ou dans une chaleur d’enfer. (...) L’effort consenti pour comprendre l’univers est l’une des rares choses qui élèvent la vie humaine au-dessus du niveau de la farce, et lui confèrent un peu de la dignité de la tragédie.”

Ou encore Andrei Sakharov, dans la conférence qu’il a composée pour la remise de son prix Nobel de la paix, en 1975 :

“Je soutiens l’hypothèse cosmologique qui déclare que le développement de l’Univers se répète, dans ses caractéristiques de base, un nombre infini de fois. En outre, d’autres civilisations, y compris de plus réussies, doivent exister un nombre infini de fois dans les pages “précédentes” et dans les pages “suivantes” du livre de l’univers. Néanmoins, cette Weltanschauung ne peut du tout dévaluer nos aspirations sacrées dans ce monde, dans lequel, comme un rayon de lumière dans le noir, nous sommes apparus pour un instant, sortant du néant obscur de la matière pour toujours inconsciente, de façon à bien faire les demandes de la Raison, et à créer une vie digne de nous-mêmes et du But que nous ne percevons que faiblement.”

Citons enfin François Jacob (“La Statue Intérieure”, Seuil, 1987, cité par M-C. Orgebin-Crist in “Le Savant et la Foi”) :

“Par quelle nécessité les hommes mettent-ils tant de passion (...) à vouloir éternellement explorer le monde, à vouloir l’interroger? (...) Une exigence métaphysique de cohérence et d’unité, dans un univers qu’on cherche à posséder mais qu’on ne parvient pas à saisir.”

Werner Eisenberg (dans “La nature dans la physique contemporaine”, Ed. Gallimard, 1962) n’hésite pas à inverser cette béance :

“Au commencement était la foi... la foi qui consiste toujours à croire en notre tâche ici-bas... Croire signifie toujours : voici ce sur quoi j’engage mon existence.”

La Foi précède l’agir

Certains aspects de l’agir de cet homme qui se pose implicitement ou explicitement de telles questions, peuvent être mis en parallèle avec la tension du croyant. Le mouvement même du chercheur est une rencontre vers un

inconnu, et on peut relever dans la pratique de la découverte scientifique de nombreuses résonances avec la métaphysique.

On peut y retrouver en effet quelques-uns des quatre “transcendants”, ces quatre attributs définis par Thomas d’Aquin qui donnent à l’homme à la fois une tension vers, et un aperçu de la perfection de Dieu : ce sont l’attrait du beau, du vrai, de l’unique et du bien. Ces attraites se retrouvent dans la tension, la recherche, la justification des lois découvertes : parmi les lois, les modèles mis au point pour rendre compte de l’expérience, on retiendra non seulement la loi qui recouvre la totalité des données (pour satisfaire à l’exigence de vérité), mais aussi celle qui rassemble le plus grand nombre d’aspects différents (exigence d’unité), et celle qui présente le plus bel équilibre, la plus belle symétrie (exigence de beauté). On peut lire avec cette “grille” l’histoire des sciences physiques à la fin du XIXème siècle : unification de l’optique et de l’électricité avec l’électromagnétisme, de la thermodynamique et de la mécanique avec la physique statistique... Comme exemple de ces lois unificatrices, on peut citer le “principe de moindre action”, par lequel on peut unifier non seulement la mécanique, mais aussi l’électromagnétisme. C’est aussi cette tension qui conduit vers l’unification des quatre champs de force connus (champ de pesanteur, champ électromagnétique, force “forte” et force “faible”).

Ce regard sur la science ne peut être imposé à d’autres qui ne s’y reconnaîtraient pas. Même s’il y a des convergences de la démarche scientifique avec la soif de Dieu, il restera toujours un décalage. Cependant, d’une certaine manière, cette incomplétude de la science, dans son mouvement même, rencontre l’incomplétude essentielle de la foi.

“Cherchez d’abord le royaume de Dieu et sa justice”. Oui en effet, nous pouvons bien être en même temps chercheurs et disciples du Christ. Mais nous ne sommes pas des chercheurs de savoir, comme pour posséder une fois pour toute une connaissance définitive, qu’elle soit divine ou naturelle. Au contraire, nous sommes des chercheurs qui créent, qui font, qui mettent en place, ou qui laissent advenir ce royaume qui grandit comme “la plus petite de toutes les graines”, tendus vers un avenir toujours imprévisible, vers une rencontre espérée et toujours nouvelle.

Célébrer dix ans de « Science et Foi »

Dimanche 26 Mars 1995, la paroisse catholique Saint Rémi et Saint Jean-Baptiste de Gif-sur-Yvette célébrait le dixième anniversaire d'un groupe local consacré aux rapports Science et Foi. Le 17 Mars 1985 en effet, à l'invitation de quatre membres de cette communauté, se réunissait pour la première fois une vingtaine de scientifiques de la région, chercheurs au CNRS, ingénieurs au CEA, enseignants à l'Université d'Orsay. Cette réunion a été suivie de beaucoup d'autres, chaque mois depuis cette époque. Le groupe s'est renouvelé, il est devenu une association, il soutient la revue "Connaître". La célébration dominicale du 26 Mars donnait l'occasion de rendre grâce pour la recherche, le dialogue et le travail effectués pendant ces dix années. Les textes du jour étaient justement des textes de reconnaissance pour les dons reçus (Jos. 5, 10-12 : "après le passage du Jourdain, les fils d'Israël... célèbrent la Pâque... sur la terre de Canaan") et de réconciliation (2 Cor. 5, 17-21 : "au nom du Christ... laissez-vous réconcilier avec Dieu" ; ainsi que Luc 15, 1-32 : la parabole du Père aimant).

La célébration avait été préparée par des membres du groupe. On en lira ci-dessous une prière d'offrande et la prière universelle. Dans l'église, derrière et autour de l'autel, quelques "posters", ces présentations de résultats récents, sous forme d'affiche, qui sont fréquemment utilisées dans les conférences scientifiques. Des coupes histologiques, des diagrammes de chromatographie, des photographies en couleur de galaxies, d'embryons végétaux ou de cristaux liquides, des images radar d'aurores boréales... alternées avec des citations du Psaume 19 ("Les cieux racontent la gloire de Dieu...") ou 139 ("C'est Toi qui m'a formé les reins, qui m'a tissé au ventre de ma mère... prodige que je suis, prodige que tes œuvres."). Une différence notable par rapport au style habituel des "posters" : les résultats présentés étaient anonymes, l'important étant pour chaque acteur de faire partager la beauté de la découverte et d'inviter à rendre grâce. La célébration était présidée par le P. Christoph Theobald, s.j., doyen de la faculté de théologie du Centre Sèvres à Paris. Christoph Theobald a également prononcé l'homélie, et nous a permis de la reproduire pour ce numéro de "Connaître".

1. Prière d'offrande

Avec ce pain et ce vin, Seigneur, c'est aussi tout ce que nous avons vécu depuis dix ans que nous venons déposer sur ton autel. Ce sont nos réunions, où parfois nous sentons passer le souffle de ton Esprit. Ce sont ces moments de vérité, pleins de l'écoute et du partage fraternels qui restent en nos mémoires et que nous venons remettre en tes mains. Ce sont aussi nos témoignages, nos réflexions, ce que nous écrivons, tous ces fruits de notre travail, parfois obscur et laborieux. C'est simplement le temps que nous consacrons à nos recherches, pris quelques fois sur notre vie de famille. C'est le soutien de nos proches, les encouragements des uns et des autres, la bienveillance des prêtres et des responsables du secteur, sans lesquels nous ne saurions persévérer. C'est enfin toutes les rencontres que Tu nous as donné de vivre, ici et ailleurs, tous ces visages de ceux qui cherchent et qui Te cherchent avec droiture, ces visages de ton Église, ces visages à ton image. C'est tout cela que nous venons déposer sur ton autel avec le pain et le vin, en mémoire de Toi. Sagesse de Dieu. Vienne ton Esprit, vienne ta Paix.

P.A.

2. Prière Universelle

Que tes œuvres sont belles, Seigneur! Cette phrase nous illumine quand nous découvrons un paysage de montagne, ou la richesse de couleurs des fleurs du printemps. Cette même beauté, il nous arrive de la découvrir dans notre travail de chercheur, quand des faits apparemment non reliés trouvent leur explication et leur sens. Nous croyons que l'émerveillement du poète et celui du chercheur sont deux chemins qui nous mènent vers toi. Merci, Seigneur, pour la beauté de la création .

Le livre de Josué nous apprend que le temps de la manne est fini : c'est au peuple désormais de cultiver la terre pour y produire sa nourriture. La science et la technique ont multiplié nos facultés de production, et nous rendent de plus en plus autonomes vis-à-vis de la nature. Mais en même temps, elles causent des dommages sévères à notre environnement, sans toujours apporter le supplément de bien-être promis. Seigneur, apprend nous à orienter le progrès scientifique vers les besoins réels des hommes, en respectant l'harmonie de ta création.

La démarche scientifique rassemble des hommes de cultures et de pays très différents, et leur donne une base commune de discussion qui s'exprime en particulier dans les congrès. Elle nous apprend en particulier à rester humbles

devant les faits, qui restent les seuls juges de nos théories et de nos idées. Seigneur, apprends nous la tolérance et le respect des idées des autres; apprends nous aussi à renoncer à nos idées lorsqu'elles sont contredites par les faits; apprends nous la réconciliation, avec nos frères et avec toi.

B.S.

3. Homélie

Chers amis,

Nous connaissons tous très bien, trop bien peut-être, cette page d'Évangile que nous venons d'entendre : chaque fois elle nous émeut et nous remplit d'admiration pour ce “père plein d'amour et de miséricorde”.

La parabole du “fils prodigue” vient en fait à la suite de deux autres petites paraboles : il s'agit, dans les trois cas, d'une histoire de perte et de retrouvailles :

- la centième brebis perdue et enfin retrouvée,
- la dixième pièce d'argent perdue et retrouvée,
- et le fils perdu et retrouvé.

On comprend que de telles retrouvailles incitent à festoyer, à bien manger et bien boire, à se retrouver ensemble et à danser.

Vous connaissez tous de multiples situations où la même parabole est rejouée et s'accomplit par le fait même.

Et pourtant, ce n'est pas la fête qui a le dernier mot dans la troisième parabole, celle que nous venons d'entendre : il y a un “trouble-fête”, le fils aîné qui revient du travail et qui ne veut pas entrer dans la fête.

La tradition chrétienne a été fort gênée par cette finale de la parabole, au point qu'elle l'a laissée souvent tomber. Et je ne suis pas sûr que nous ayons entendu l'Évangile d'aujourd'hui jusqu'au bout.

Et pourtant la Bible est pleine d'histoires de frères ou de deux fils :

Caïn et Abel,

Isaac et Ismaël,

Jacob et Esaü

Qui est ce fils aîné? Celui dont l'Évangile dit qu'il n'a jamais désobéi à son père. Il est en colère. Et la raison, ce n'est pas le chevreau ou le veau gras. Le cadet, le plus jeune fils (“fils à papa” : il a eu tout ce qu'il voulait!) a reçu une affection particulière de la part du père, quelque chose que lui, l'aîné, n'aura jamais; alors il s'irrite, il se met en colère. Et tandis que le cadet et le Père sont heureux, lui ne peut pas l'être. Le plus jeune a quitté le Père en s'éloignant de lui, et tous deux se sont retrouvés; lui, il le quitte de l'intérieur.

Le Père est alors en grande difficulté. Il a tant envie de festoyer avec ses deux fils, mais sa fête est troublée. Alors “il sort” nous raconte la Parole : il sort de la salle de fête, il “sort” de lui-même pour se justifier devant son aîné.

L'histoire s'arrête ici! Sans se terminer sur un “happy end”. Nous ne savons pas ce qui se passe finalement entre l'aîné et son Père. La réconciliation est une histoire sérieuse et continue. À nous, fils et filles prodigues ou fils et filles aînés, de terminer dans nos vies cette histoire de réconciliation que la parabole a laissée ouverte, en suspens.

Chers amis,

Je suis un peu gêné puisque je ne sais pas avec qui “identifier” le monde scientifique qui est à l'honneur aujourd'hui. Nous célébrons, en ce dimanche de réconciliation et de reconnaissance, avec ce groupe de chrétiens scientifiques qu'on vous a présenté au début, groupe qui réfléchit depuis dix ans sur la thème de “la foi des scientifiques”.

C'est vrai, depuis des siècles, les scientifiques ont beaucoup voyagé à travers le monde, à travers l'univers le plus petit et le plus grand, par leurs recherches et leurs expériences; ils ont dû quitter certitudes après certitudes; ils ont introduit l'esprit critique et de questionnement, l'esprit de recherche et de découverte dans un monde sacré (religieux) et largement soumis à l'autorité divine et religieuse. Faut-il les identifier, pour cela, avec le “fils prodigue” qui revient maintenant dans le giron de l'Église pour festoyer à l'occasion de la grande réconciliation entre le monde scientifique et la foi?

J'ai connu personnellement aussi des scientifiques irrités, en colère contre l'Église et sa manière de traiter des chercheurs, des grands chercheurs qui ne l'ont pas quittée de l'extérieur, mais de l'intérieur... Galilée, et qui sais-je encore. Faut-il alors identifier les scientifiques avec le fils aîné qui a horreur de toute réconciliation hâtive?

Vous voyez mon embarras, chers amis. J'ai du mal à identifier les scientifiques avec l'un ou avec l'autre fils de la parabole. Mais il me semble que la parabole de Jésus nous dit aujourd'hui deux choses qu'il faut tenir ensemble : l'extraordinaire ouverture à la joie qui nous advient de la plus petite réconciliation, et le sérieux d'un tel acte de rapprochement entre les êtres. Se réconcilier, c'est un travail qui demande du temps, parfois beaucoup de temps.

Regardons le monde scientifique et l'Église.

C'est vrai, l'Église est “sortie d'elle-même”, ces dernières années, depuis le concile, comme le Père de la parabole. Elle a redécouvert très lentement la beauté de la création, elle a recommencé à admirer le travail et la recherche de tant de scientifiques; elle a réappris le respect devant le cœur, l'intelligence et la liberté des hommes et des femmes qui deviennent de plus en plus des créateurs à l'image du Père créateur de l'univers.

Et les scientifiques, eux, sont toujours plus habités par la passion de la vérité, la passion de découvrir le secret de l'univers. En cette fin de siècle, ils savent, peut-être mieux qu'autrefois, recevoir la création comme un don (voir un cadeau), au lieu de la revendiquer avant l'heure, comme héritage d'un Père qui doit s'en aller. Ils sont conscients à quel point les sciences peuvent transformer nos conditions de vie; ils savent bien qu'ils jouent parfois avec le feu; mais ils connaissent aussi, et cela de plus en plus, le poids de leur responsabilité face à l'avenir de nos sociétés.

La réconciliation entre la foi et la culture scientifique est donc chose sérieuse, qui demande du temps et qui exige un grand travail. “Dieu nous a donné pour ministère de travailler à cette réconciliation”, dit St. Paul. “Car c'est bien Dieu qui, dans le Christ, réconciliait le monde avec lui... Nous sommes donc les ambassadeurs du Christ, et par nous c'est Dieu lui-même qui, en fait, vous adresse un appel; au nom du Christ, nous vous le demandons, laissez-vous réconcilier avec Dieu” (2è. lecture).

Beaucoup, dans cette communauté, exercent quotidiennement le ministère de la réconciliation, souvent d'une manière discrète et cachée : les parents avec les enfants, des maîtres, des professeurs avec des élèves, des voisins avec des voisins, des collègues avec des collègues, et que sais-je encore.

L'association “Foi et culture scientifique” exerce un véritable ministère de réconciliation. Réconciliation difficile, dans notre monde, entre la culture scientifique et la foi; réconciliation entre les scientifiques et la vie sociale et politique habitée par tant de questions éthiques; réconciliation entre le savant et une population qui a souvent du mal à suivre et à comprendre les enjeux de la science; réconciliation enfin entre chrétiens : ceux qui n'acceptent pas que la “critique” touche à leur foi et ceux qui ont du mal à croire si on ne les aide pas à comprendre ce qu'ils croient. “Dieu nous a donné pour ministère de travailler à cette réconciliation”.

Chers amis, nous pouvons être heureux aujourd'hui parce que ce travail de réconciliation se fait, ici dans la vallée et ailleurs; ici, déjà depuis dix ans. Quand le peuple de Dieu est entré dans la terre promise, la terre de Canaan, il a commencé à vivre de son propre travail. Le travail scientifique fait vivre beaucoup d'entre nous. Mais peut-être devons nous garder aussi dans notre labeur, notre travail scientifique, dans nos intelligences et dans nos cœurs, quelque chose de cette faim et de cette soif, de cette attente que le peuple a connu dans le désert, quand la manne lui a été donnée tous les jours, et seulement pour aujourd'hui, le pain de ce jour. Prions que le Père, qui ne cesse de “sortir de lui-même”, enlève de nous tout esprit de revendication (“donne-moi la part d'héritage qui me revient”); qu'il enlève aussi de nos cœurs tout

irritation et toute colère. Nous pourrons alors recevoir de ses mains la création, création nouvelle, manne qui nourrit tous les hommes et toutes les femmes de la terre.

C.T.

Forum

“Science et Foi ” dans la région de Lyon

Maurice SADOULET a préparé et organisé une rencontre en début d'année, pour la région lyonnaise, sur *l'incroyance en milieu scientifique*. Cette initiative, soutenue par le Service Incroyance et Foi du diocèse de Lyon¹, voulait évaluer les attentes des scientifiques vis-à-vis de l'Église.

Cette rencontre avait été précédée d'une enquête sur le même sujet. Une quarantaine de réponses ont été recueillies, provenant notamment de l'École Normale Supérieure de Gerland et Maurice Sadoulet en a présenté une synthèse : en particulier, il semble que l'Église dans la région lyonnaise n'offre pas “de formations adaptées, ni trop techniques (théologie) ni trop élémentaires et surtout présentées dans une forme acceptable par un esprit scientifique : thèmes, mode d'exposition et langage”, alors que l'enquête souligne précisément qu'on “aurait besoin... d'un lieu de culture scientifique où pourrait se faire la médiation entre le langage des sciences et celui de la (ou des) religions”.

Quelles formes précises pourrait revêtir ce “lieu”? Plusieurs propositions ont été faites. Mais auparavant, les participants à cette rencontre sur *l'incroyance en milieu scientifique* ont tenu à recenser les actions déjà entreprises dans le domaine : au sein de l'aumônerie de l'enseignement public ou de la pastorale de la santé (avec un groupe travaillant sur le langage), dans la mouvance des Facultés Catholiques (centre de bioéthique, groupe interdisciplinaire “Des naturalistes aux théologiens”) et enfin dans le cadre de la Faculté de Théologie de Lyon (groupe interdisciplinaire “La peau de l'âme”, en liaison avec le Centre Théologique de Meylan, projet d'une U.E.R consacrée aux rapports entre la Science et la Foi). Cette dernière initiative a suscité un vif intérêt, même si la possibilité de réaliser ce projet n'est pas encore clairement évaluée.

Il est apparu nécessaire de coordonner la réflexion et les échanges entre ces initiatives trop éparses, sur la région lyonnaise. Dans cet objectif pourrait être créée une association à caractère inter religieux. Mais surtout, les participants ont estimé “que la priorité devrait être donnée au développement de petites équipes de proximité, ouvertes aux scientifiques et où pourrait se faire le

¹ Service Diocésain "Incroyance/Foi", 2 Boulevard des Tchecoslovaques, 69007 LYON - Tél. 78 58 63 24

lien de réflexion entre science et foi”. Une telle initiative nécessiterait “une action coordonnée de promotion et la mise à disposition d'animateurs compétents (laïcs nécessairement, vu le petit nombre de prêtres de formation scientifique)”.

Parmi les personnes de la région lyonnaise susceptibles d'animer de telles équipes ou de soutenir une action dans ce domaine, Maurice SADOULET a cité :

- Michel SIMON, philosophe et théologien, directeur du Centre Théologique de Meylan et professeur à la Faculté de Théologie de Lyon. Il est le rédacteur final de l'ouvrage collectif « La peau de l'âme », paru récemment. Ce groupe travaille actuellement sur le sujet de la *conscience*, au sens des sciences cognitives.

- Thierry MAGNIN, prêtre, professeur à l'École des Mines de St Étienne et directeur d'un laboratoire de cette institution. Il est en outre auteur d'un ouvrage intitulé « Quel Dieu pour un monde scientifique ? »¹.

- Bernard MICHOLET, prêtre et mathématicien, détaché par le diocèse pour s'occuper des rapports science/foi.

Physique, Société, et la crise de la Théorie Physique

(d'après Silvan S. SCHWEBER, Physics Today Nov.93 p.34-40, et séminaire à l'École Polytechnique du 1-6-94)

On est parti, au début de ce siècle, avec la conception que la science physique avait atteint un point d'achèvement. Cette conception a évolué considérablement.

Dirac déclare en 1929 : “La théorie générale de la mécanique quantique est maintenant presque complète... Les lois physiques sous-jacentes nécessaires pour la théorie mathématique d'une grande part de la physique et de la totalité de la chimie, sont ainsi complètement connues, et la difficulté est uniquement que l'application exacte de ces lois conduit à des équations beaucoup trop compliquées pour être solubles.”

En construisant sur la base de la mécanique quantique, les fondements théoriques ont culminé avec l'établissement de ce qu'en physique des hautes énergies on appelle “le modèle standard”. Ces développements conceptuels ont montré une structure hiérarchique du monde physique. Chaque couche de la hiérarchie est modélisée avec succès, tandis qu'elle reste largement découplée des autres couches. Ces avancées ont fait apparaître l'existence de “propriétés

¹ Voir *Connaître* N°3.

objectives émergentes”, et provoqué une remise en cause de l’approche réductionniste.

C’est Ph. Anderson (un physicien du solide) qui a remis en cause la vision réductionniste radicale (vision tenue par la majorité des physiciens des particules élémentaires), en 1972. Il déclare :

“L’hypothèse réductionniste n’implique en aucune façon un hypothèse “constructionniste” : la capacité de réduire tout à des lois fondamentales simples n’implique pas la capacité de partir de ces lois pour reconstruire l’univers. En fait, plus les physiciens des particules élémentaires nous renseignent sur la nature des lois fondamentales, moins elles paraissent pertinentes pour les problèmes très réels du reste de la science, et encore moins pour ceux de la société. L’hypothèse constructionniste ne tient pas quand elle est confrontée avec les difficultés jumelles que sont l’échelle et la complexité.”

Anderson défend l’idée que chaque niveau a ses propres “lois fondamentales” et sa propre ontologie. Il croit qu’il existe des lois “émergentes”.

C’est la physique de la matière condensée qui a fourni les exemples de telles lois. L’étude des phénomènes critiques (i.e. les transitions de phase) a montré déjà à la fin des années soixante que beaucoup des comportements macroscopiques étaient assez indépendants des forces microscopiques. Cette remarque s’ajoute à l’usage courant des interactions effectives, et des théorèmes de découplage, qui séparent les phénomènes à petites longueurs d’onde des phénomènes à grandes longueurs d’onde (renormalisation).

Auparavant, le succès du programme réductionniste et l’unification ont été pris pour une confirmation de l’existence de connexions causales entre les différentes couches du monde physique. Ces succès ont aussi fourni une justification pour revendiquer la nature fondamentale des activités de la physique des hautes énergies, et ont fourni la base de l’argument pour défendre sa pertinence pour les autres domaines de la science.

Plus radical encore : la cosmologie du big-bang, pour les tout premiers temps (inférieurs à 10^{-34} seconde) suggère que les lois élémentaires elles-mêmes résulteraient de propriétés de symétrie : ces lois résultent d’une procédure de sélection analogue à la sélection darwinienne. La physique qui se présente traditionnellement comme a-historique résulterait elle-même d’une évolution.

Depuis, les théoriciens des particules élémentaires se sont eux-mêmes divisés entre plusieurs camps : les phénoménologistes, les théoriciens du champ effectif, les théoriciens des “cordes”. Des théoriciens de la matière condensée sont partis vers des domaines tels que la biophysique ou les réseaux de neurones.

La fin de la guerre froide a exacerbé le malaise. Les physiciens se trouvent dans une situation de sous-emploi, les industriels restreignent leurs activités de recherche. Le gouvernement américain met l'accent sur la recherche appliquée qui doit augmenter la compétitivité et la productivité.

Le sentiment de crise est particulièrement aigu en physique des particules et en cosmologie. La crise se manifeste à la fois au niveau cognitif et au niveau social. La dynamique interne (révéler les secrets de plus en plus profonds de la nature) est profondément ancrée dans une pratique sociale qui plonge ses anciennes racines dans la sphère religieuse. Mais la recherche moderne est maintenant conduite dans une société dont la conception dominante de la rationalité suit la doctrine de l'instrumentalisme : la vérité est moins appréciée que l'utilité. La poursuite de la recherche réductionniste dépend de sa correspondance avec les buts de cette société.

La plupart des scientifiques ne sont plus en train de tester les lois fondamentales du domaine dans lequel ils travaillent. Leurs buts ne peuvent plus être déterminés de façon interne, d'autres intérêts entrent en jeu. L'entreprise scientifique est maintenant engagée dans la création de nouveauté, dans la conception d'objets qui n'ont jamais existé auparavant, et dans la création de cadres conceptuels pour comprendre la complexité et la nouveauté qui émergent à partir des fondations et ontologies connues. Et justement parce que nous créons ces objets et représentations, nous devons en assumer la responsabilité morale.

S. Schweber estime que dans la reconstruction dans laquelle nous sommes engagés, nous devons accepter que la séparation entre la sphère morale et la sphère scientifique ne peut être maintenue.

Dominique Grésillon

Réactions au débat entre M. Guéron et Y. Quéré (Connaître N°3)

Ce débat entre M. Guéron et Y. Quéré me rappelle les discussions que nous avons dans les années 40. Le déterminisme est typiquement le genre de problème qui nous a occupé en premier à l'UCSF. Je crois que les gens qui se posent des questions méritent toujours qu'on les écoute. C'est indispensable. Pourtant, je n'ai pas été complètement convaincu par cet échange. Peut-être est-ce un problème de langage? J'ai l'impression que les deux protagonistes ne parlent pas la même langue.

P. Germain

J'ai trouvé ce débat très intéressant. Mais Y. Quéré et M. Guéron ne vont pas au fond du problème.

F. Russo

R. de Broutelles a rédigé la contribution suivante :

1. Réticence à rentrer dans la problématique adoptée

Il m'apparaît, en tout premier lieu, difficile de suivre les auteurs dans un débat qui définit la liberté comme une aptitude ou “propriété” de l'homme qui, pour s'exercer, exige la délibération et s'exprime dans une décision. Cette propriété devient même, page 10, un dispositif modélisé par M. Guéron, pour les besoins de sa démonstration, sous forme d'un robot intelligent. Elle serait, à mon sens, mieux désignée par le mot “libre-arbitre”.

Je comprends la liberté comme le fruit d'une conquête dans les relations de l'homme avec son environnement (au sens large) : une émancipation de contraintes qui peuvent aussi bien être d'origine interne qu'externe à l'individu.

C'est bien cette liberté là qui nous tient à cœur; le libre-arbitre n'en est qu'une condition. C'est dans ce sens qu'est comprise la liberté apportée par Jésus-Christ. Il nous libère des déterminismes comme il nous libère de la mort, non en nous y soustrayant mais en les transcendant. C'est une conséquence directe de l'incarnation et de la résurrection. Il ne me semble donc pas justifié qu'un croyant voie dans le codage génétique le véhicule d'un esclavage, puisque - précisément - sa foi l'en libère.

Nous pouvons imaginer le libre-arbitre comme une propriété de certains systèmes déterministes. L'acte libérateur du Christ ne consiste pas à conférer à l'homme une nouvelle “propriété” : il lui propose une relation nouvelle, et là se situe l'essentiel.

Le débat entre M. Guéron et Y. Quéré devrait être centré sur la possibilité pour l'homme d'entrer en relation, d'entendre une Parole libératrice, d'établir des connexions vivifiantes avec autrui et avec son créateur. Aussi, parmi les propos de M. Guéron, le plus redoutable me semble, page 8 : “... le contact avec l'extérieur par lequel se fait l'apprentissage, s'il est infiniment enrichissant, est tout aussi déterministe que le codage”.

2. Suggestions concernant les modalités du dialogue

Le débat entre Y. Quéré et M. Guéron engage, au-delà de la définition de la liberté, un enjeu plus large : celui de tracer une représentation de l'homme par la désignation précise de propriétés et aptitudes.

Un scénario fréquent dans un tel débat oppose :

- d'une part, un scientifique incroyant qui centre sa conviction dans sa démarche : partant de ce qu'il constate dans ses travaux, il cherche à reconstituer tant bien que mal une image plausible de l'homme.

- d'autre part, un défenseur de la foi qui centre ses convictions dans sa doctrine, et s'attache à dénoncer les erreurs observées dans les représentations de son interlocuteur.

Ces deux discours se croisent, mais ne se rencontrent pas dans leurs ressorts profonds. Il est souhaitable d'effectuer un recentrage.

Il conviendrait que le croyant parle aussi de ce qu'il constate dans la vie. Être attaché au Christ et séduit par sa personnalité complexe, ce n'est pas tomber amoureux d'une doctrine. Il faut reconnaître cette personnalité à travers les paroles, les anecdotes, les faits variés relatés par les premiers disciples, et surtout convertir la connaissance de cette personnalité en notions concrètes, en la repensant dans sa propre vie et même, selon les circonstances en la revivant. C'est à vrai dire une recherche comportant, à sa manière, un gros programme expérimental dont l'exécution est jugée sur la qualité des résultats.

L'attachement à la foi chrétienne et l'attachement à la science sont ancrés dans les mêmes profondeurs de l'homme qui désire assumer sa condition telle qu'elle se révèle. S'ils se confrontent, que ce soit à visage découvert, et qu'on se méfie d'un débat théorique qui n'est peut-être qu'une diversion.

3. Suggestions concernant l'argumentation du croyant

Toute proposition conduisant directement ou indirectement à déclarer la liberté comme issue d'une contrainte est, bien évidemment, rejetée pour incohérence interne. En d'autres termes, la liberté ne peut être antériorisée par autre chose que par elle-même. Elle ne peut naître que d'un oui qui, à l'instant même où il est prononcé, est libre de la liberté à laquelle il acquiesce.

Il semble impossible de s'introduire dans le cercle de la liberté si l'on ne tient pas compte de la puissance libératrice de la relation à Dieu créateur, relation qui nous "personnalise". On doit donc dire à M. Guéron que la liberté suppose un pouvoir créateur de Dieu qui ne fonctionne pas comme une cause contraignant l'effet à se produire : il s'agit du pouvoir de donner dont le principe actif est l'amour. L'ordre de chose qui en résulte "surdétermine" le déterminisme, de telle sorte que l'homme devient libre par l'obéissance à la volonté de Dieu. On peut même dire qu'il émerge à la liberté dans la mesure même où il se comporte conformément à cette logique de l'amour. Ceci n'est pas l'apanage des seuls croyants.

Cette théologie serait mieux exprimée par des spécialistes. Je signale la présentation intéressante faite par Thierry Magnin dans le chapitre IV de son livre¹.

En résumé :

L'humanité expérimente une seule et même réalité par deux faces contradictoires et complémentaires. L'une s'accorde avec une vision déterministe qui ne parvient pas à rendre compte de toute la réalité. L'autre, qui est résumée par la loi d'Amour, englobe et "surdétermine" la première.

Cette réalité à double entrée est bien celle que nous expérimentons : promis à l'éternité, nous n'échappons pas à la mort; promis à la liberté totale en Dieu, nous n'échappons pas au déterminisme. Mais, en participant au dessein de Dieu, nous nous émancipons de l'emprise de l'une et de l'autre.

R. de Broutelles

G. Armand a rédigé une contribution également importante (6 pages) qui suggèrent des pistes pour "repandre" le débat.

Il souligne que "le nombre de questions soulevées dans cette correspondance n'a d'égal que leur importance". Il lui paraît important d'adopter une démarche qui examinerait dans un premier temps l'ensemble des connaissances scientifiques actuelles qui se rapporteraient à la liberté, sans oublier la nature particulière des connaissances scientifiques. Il parcourt donc la physique où se pose en particulier la question du déterminisme et de la causalité, la biologie, avec ce qu'on connaît de l'ontogenèse et du fonctionnement du cerveau, puis le domaine de l'intelligence artificielle et des automates et enfin la psychologie qui nous montre en particulier les différentes étapes du développement psychique de l'être humain, processus de libération. Cet inventaire effectué, G. Armand revient au fond du débat et invite à reconsidérer les positions de chacun des deux protagonistes : M. Guéron et Y. Quéré. Pour sa part, il lui semble important de souligner que la liberté est le fruit d'une "conquête", terme d'un processus de libération. Enfin, la dernière piste que propose G. Armand est d'interroger la Révélation sur ce qu'elle dit de la liberté.

Enfin, sans vouloir clore le débat qui est loin d'être épuisé, nous tenons à rendre hommage à F. Quéré, théologienne, épouse d'Yves Quéré, récemment

¹ T. Magnin, "Quel Dieu pour un monde scientifique?", Nouvelle Cité, 1993. Compte-rendu dans *Connaître* N°3.

disparue, en citant ces quelques phrases de son ouvrage Une lecture de l'Évangile de Jean¹ qui résonnent d'un écho particulier ici, puisque le débat avait été lancé autour du "Verbe".

“Science et Foi se mettent-elles en contradiction? Parole ici, là aveugle explosion de débris? Allons donc! Que dit la science qui effare l'homme de foi? Elle a nié le verbe originel mais lui reprend cet usage de parole sans laquelle elle ne saurait dire que le monde est muet et donc ne l'est pas. Car la science qui nie le langage originel est tout entière langage, déroulant son discours solennel, avec ses galaxies, ses courses d'électrons, ses années-lumière, ses principes, le ciel dont elle a fait un dictionnaire et ce Big Bang qui retentit comme une volée de cloches dans la nuit éternelle. Elle aussi écrit dans le livre immense de la culture”.

Erratum

Une malencontreuse coquille, dans le numéro 3 de *Connaître*, a rendu une phrase de F. Russo incompréhensible. p. 60, à propos des miracles. Nous rétablissons ici le commentaire du P. Russo :

“Vous devez courageusement dénoncer l'astrologie que nombre de personnes cultivées admettent. Mais à l'opposé, je suis contre les scientifiques qui dénoncent les para sciences, alors que la transmission de pensée est une réalité aveuglante. (Néo-scientisme : ce dont on n'espère aucune explication n'est pas scientifique et l'on refuse des faits dûment constatés... S'il y a des miracles indiscutables et profonds (avant tout la résurrection du Christ), d'autres, même chez le Christ, sont dus à des pouvoirs. Mais ni les exégètes, ni les bollandistes (soi-disant chargés de dénoncer les faux récits et les faux miracles des saints), ne veulent envisager cette question”.

¹ F. Quéré, *Une lecture de l'Évangile de Jean*, DDB, Paris 1987.

LE CHRIST ET LE COSMOS

Incidence de la cosmologie moderne sur la théologie, de *Jean-Michel Maldamé O.P.* (Desclée 1993, 306 p)

Il y a toujours des eu rapports entre la connaissance scientifique et les croyances religieuses. On le constate depuis la Mésopotamie, les Grecs, la Bible. La tradition hébraïque considère tout savoir profane comme compatible avec le don du monde que Dieu a fait à l'homme. La théologie de Thomas d'Aquin est marquée par les connaissances scientifiques de son temps, largement issues de l'antiquité; elle est restée la référence pendant longtemps. Récemment, les théologiens se sont préoccupés de tenir compte des progrès des connaissances scientifiques pour ajuster leur discours. Ce livre s'inscrit dans cette nouvelle ligne de réflexion, et prolonge le travail de Teilhard de Chardin, Martelet, E.Mersch etc...

En partant des connaissances les plus récentes, l'auteur propose une démarche nouvelle pour *mieux justifier ce que la théologie a toujours dit de la dimension cosmique du salut par la médiation du Christ.*

Dans la première partie du livre, l'auteur expose les rapports des sciences et de la théologie, en montrant leurs spécificités au point de vue de leurs domaines d'intérêt et de leurs méthodes, ainsi que la nécessité de leur articulation.

La cosmologie nous décrit l'univers actuel comme le résultat d'une évolution qui, partant d'une infime bulle d'énergie, aboutit finalement à l'homme, être pensant capable d'aimer. Elle apparaît ainsi comme la clé de notre compréhension de l'univers, et suscite une nouvelle philosophie de la nature. Tout d'abord parce qu'elle introduit des concepts nouveaux, en particulier un point de vue nouveau sur l'espace et le temps. Ensuite parce que, rencontrant les limites de la connaissance, elle pose la question de l'être et fait resurgir la notion de sacré comme mode d'organisation du monde. La cosmologie est ainsi à la source de plusieurs spiritualités ou religions cosmiques, qui se veulent une réponse à l'énigme qu'est l'intelligibilité de la nature. Cependant, les intuitions de ces spiritualités reposent parfois sur une confusion avec le langage scientifique. Le monothéisme est une autre réponse, qui apparaît comme étant historiquement à la racine du développement des sciences, grâce à la

“dédivinisation” du cosmos qu’il introduit. Mais il est clair que la confession de foi trinitaire ne procède en rien d’une réflexion sur le cosmos.

Dans le cosmos, l’homme occupe une place à part car il réalise mieux que tout autre vivant la richesse de la vie; il est un microcosme, qui, en quelque sorte, résume le macrocosme. Comme l’avait montré E. Morin, l’humanisation est un processus d’évolution dans lequel nature biologique et culture sont inséparablement liées; le corps humain apparaît dans une perspective qui ne sépare pas l’esprit et la matière, il est habité par une subjectivité inséparable des actes de vie. La présence de l’homme permet de poser la question du sens du cosmos. Le secret du monde réside dans l’existence d’un être doué d’esprit, de raison, de parole et capable de penser le cosmos. Mais cette réponse relève d’un jugement spécifique, légitimé à la fois par la science et la métaphysique.

Pour conclure cette première partie, l’auteur écrit que le modèle standard est un élément fondamental de la culture d’aujourd’hui. Cependant, la singularité initiale qu’il comporte est souvent interprétée comme création, ce qui est une erreur tant du point de vue scientifique, qu’épistémologique, métaphysique - car les représentations de la physique ne disent rien sur la causalité - et théologique - parce que la création n’est pas le commencement du monde mais sa relation permanente à Dieu.

Il faut distinguer les points de vue respectifs des sciences de la nature, des sciences de l’homme, de la philosophie et de la théologie.

La deuxième partie de l’ouvrage a pour titre « Jésus ressuscité sauveur du monde ». Elle débute inévitablement par une analyse de l’objectivité de la résurrection. Ensuite, l’auteur présente une interprétation des affirmations de Paul concernant la résurrection. Notre compréhension de certains passages de l’épître aux Romains est facilitée par la conception actuelle d’un monde et d’une humanité en évolution : « la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l’enfantement... » (Rm 8, 22-23) et « elle attend le salut pour être libérée de l’esclavage de la corruption, et avoir part à la liberté des enfants de Dieu » (Rm 8, 21). Le thème du Christ comme nouvel Adam, introduit par Paul (Rm 5, 12-21), et qui est repris par la théologie de St Thomas, nous introduit à l’idée que la mort et la résurrection du Christ sont une nouvelle création. L’homme a lentement émergé de la matière, ce qui est représenté par le premier Adam, et son histoire est accomplie dans l’humanité glorifiée de Jésus, nouvel Adam.

Cet accomplissement dépasse l’homme individuel, car l’espèce humaine peut être considérée comme une sorte de résumé et d’aboutissement du cosmos. C’est donc l’accomplissement du cosmos qui est réalisé en Christ. Alors, peut-on parler d’un Christ cosmique? C’est une idée qui avait été proposée par Teilhard de Chardin. Pour lui l’évolution, passant du biologique au culturel, semble se

diriger vers un point de perfection dans l'organisation qu'il appelle Point-Oméga. Il considère cela d'abord comme une hypothèse scientifique. Mais il en donne ensuite une interprétation théologique en identifiant ce Point au Christ qui rassemble tout. Cependant la nature cosmique du Christ reste imprécise, est-ce son humanité qui rassemble tout? Est-ce le Logos johannique qui est la source de tout? Sur ce point, la pensée de Teilhard reste un peu floue. L'auteur estime que pour répondre de manière pertinente, il ne suffit pas d'évoquer un titre christologique, il faut lire dans les événements de la vie de Jésus ce qui manifeste la dimension cosmique de son action. Pour cela, il évoque la multiplication des pains, la marche sur les eaux, les guérisons qui surviennent dans une relation personnelle et en réponse à la foi, les signes cosmiques accompagnant la résurrection. Il y a donc une dimension cosmique du salut : le thème de Jésus nouvel Adam le montre comme tête de l'humanité sauvée et principe d'un monde nouveau; les Pères l'avaient montré en utilisant la cosmologie stoïcienne. Il n'y a pas de Christ cosmique au sens strict : il y a le Ressuscité, qui est le nouvel Adam. En lui commence une humanité nouvelle et celle-ci rayonne sur le monde physique qui l'entoure.

Pour conclure cette deuxième partie, l'auteur écrit que grâce aux connaissances scientifiques, l'expression de Paul « Dieu tout en tous » est mieux compréhensible. Elle dit une nouvelle relation entre Dieu et le monde par la médiation de l'humanité sauvée, unie au Fils de l'homme. La notion chrétienne d'*agapè* est essentielle pour dire que la relation sera vécue dans le respect d'autrui et la réciprocité du don.

La perspective chrétienne qui valorise l'histoire, s'accorde avec la démarche cosmologique. Les expressions cosmiques de Paul, les développements de l'apocalyptique, sans être des descriptions exactes, nomment une réalité dont nous savons mieux, grâce à la science, les dimensions et les complexités. À leur lumière, le Ressuscité est mieux compris comme Sauveur du monde entier, matière et esprit.

La conclusion générale de l'ouvrage est une grande méditation sur Jésus, Fils de Dieu. L'expression Fils de l'homme unit étroitement l'attente messianique et l'eschatologie. Elle permet de dire la radicalité et l'universalité de l'action de Dieu. La glorification du Christ respecte la distinction entre l'humanité et la divinité de Jésus, elle n'est ni une fusion de leurs caractères spécifiques, ni une élimination de leurs différences, c'est un accomplissement.

Mais Jésus est Fils au sens d'une relation incommunicable. Ce terme Fils dit quelque chose de l'être même de Dieu : la parole éternelle qui exprime parfaitement l'être de Dieu. Le Logos engendré de toute éternité est la personne de Jésus, Fils qui est éternellement dans le sein du Père. « Jésus est le Logos fait chair ».

Pour un lecteur de formation scientifique mais qui s'intéresse à la théologie, ce livre est d'une grande richesse. Il lui permet de renouveler sa perception du mystère du Christ, vrai Dieu et vrai Homme, perception qui pouvait être affadie par la répétition machinale du symbole de foi que propose la liturgie. Il soulève aussi des questions qui incitent à un travail d'approfondissement. Par exemple, on peut remarquer la réticence de l'auteur vis-à-vis de l'affirmation : « Le corps du Christ qui est l'Église »; il écrit en effet (p.172) : « Une telle théologie est maladroite, car l'humanité n'existe que dans des personnes singulières. Jésus est un homme singulier, distinct de tout autre. La résurrection ne l'a pas dissout dans les forces du cosmos ». Sans aucun doute, mais Jésus a dit aussi : « Je suis la vigne, vous êtes les sarments » et bien d'autres choses semblables. C'est quand même l'Église qui a transmis la parole du Christ à travers les siècles, et si le corps est ce qui permet la relation humaine, en particulier la parole, on doit reconnaître que l'Église a bien accompli une des fonctions du corps du Christ ressuscité; elle en est au moins une partie! Ne peut-on dire que, par la résurrection, l'homme Jésus échappe à la finitude (spatiale et temporelle) propre à tout homme ici-bas. Reconnaître la multitude des disciples comme membres du Christ ne détruit pas la singularité de celui-ci, bien au contraire; cela préfigure le rôle eschatologique du Christ qui rassemblera tout et tous en lui, comme l'annonce l'Apocalypse : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Principe et la Fin » (Ap 21,6). L'analogie entre cette perspective apocalyptique et l'aboutissement prévisible de l'évolution de l'humanité est aussi ce qui a inspiré Teilhard de Chardin. Ne peut-on voir dans cette analogie une métaphore, qui pour la culture de notre temps serait aussi significative que celle de la vigne pour une civilisation agraire?

Ces brèves remarques illustrent le caractère inépuisable du mystère du Christ, vrai Dieu et vrai homme, qui peut nourrir la méditation et la réflexion des croyants dans toutes les cultures, de tous les temps. Le mérite du livre de J.M. Maldamé est d'inciter et d'aider le lecteur dans cette réflexion.

Jean Leroy

Ouvrages reçus à la rédaction

Nous avons reçu à la rédaction : le N°220 de *Lumière et Vie* dont le thème est “Le travail - entre sens et non-sens” avec entre autres, des

contributions d'Hugues Puel, de Bruno-Marie Duffé et de C. Boureux (voir ci-dessous), le N°6, tome XIV de *Communio*, consacré à la “Charité”, avec en particulier des articles d'Olivier Boulnois et de Claude Dagens et enfin le N°4, Vol.II de *Culture et Foi*, revue internationale, éditée par le Conseil Pontifical pour la Culture (contributions de Paul Poupard, de Werner Freistetter et Eoin Cassidy, notamment).

“Jeunes Théologiens”, article de Christophe Boureux, publié dans *Lumière et Vie*, N° 220, décembre 1994

Partant de sa propre expérience, C. Boureux montre que le désir de devenir théologien a bien peu de chance de se concrétiser aujourd'hui en France, tant le contexte socioculturel et ecclésial actuel est peu favorable à son épanouissement.

Il lui faut en effet passer par un long cheminement, marqué par plusieurs ruptures : le milieu universitaire français, tel qu'il est conçu, ne reconnaît pas la théologie comme une science; elle est donc reléguée hors de l'université, pour finalement se retrouver cantonnée à la sphère de la vie privée.

Au bout de ce chemin, le jeune théologien ne trouve pas davantage de terrain qui lui permettrait d'asseoir sa position : il ne peut espérer de reconnaissance médiatique; il doit lutter pour ne pas se laisser happer par la catéchèse (“un jeune doit s'occuper des jeunes”); il lui manque l'autorité alors qu'il doit affronter un auditoire formé le plus souvent de gens plus âgés et plus expérimentés que lui; il n'a pas d'indépendance financière, et surtout, il doit surmonter l'éclatement de sa discipline, la théologie, en deux tendances très contrastées auxquelles correspondent deux manières différentes de voir le rôle du théologien dans l'Église : d'une part, une théologie sensible avant tout à une tradition particulière, source à laquelle il est toujours possible de (re)venir puiser pour bâtir un corps de doctrine pertinent pour le temps présent; d'autre part, une théologie sensible avant tout à la diversité des traditions, pleinement assumée comme telle, que dans une démarche critique, l'on mettra en regard du monde contemporain.

À ces difficultés se superpose un malaise plus profond qui trouve son origine dans la situation actuelle de la théologie par rapport aux sciences humaines. L'extraordinaire développement de ces dernières a conduit à une avalanche de connaissances qu'il est impossible aujourd'hui de rassembler de manière cohérente et de relier immédiatement à la foi confessante. On se retrouve alors face à l'alternative : soit la théologie, au risque que la théologie ne se replie sur elle-même, soit les sciences religieuses, au risque de faire disparaître la théologie. Comment dépasser ce dilemme? La voie est étroite. Un premier défi est à relever : penser théologiquement le doute. “La foi n'est plus affrontée à la raison, mais au relativisme et au doute engendrés par la mise en

présence totale des énoncés de sens que permet la communication”. Comment éviter que cet éclatement des propositions de sens n'engendre soit le scepticisme généralisé, soit, en réaction, un dogmatisme catégorique? Il faut avant tout reconnaître que ce doute a une consistance propre; il traduit les ambiguïtés de la vie. Respectueuse de ce doute, la théologie s'exerce alors comme une pédagogie. Et C. Boureux fait sienne la formule de P. Ricœur : “expliquer plus, c'est comprendre mieux”. Dans cette démarche, la théologie “entre en communication avec d'autres discours signifiants”, dont les sciences de la nature. Cette pédagogie doit conduire le jeune théologien comme ses étudiants à entrer dans “une vie chrétienne culturellement intelligente qui ne soit ni en repli traditionaliste, ni en constant progressisme”. D'autant que la pluralité religieuse (toujours plus manifeste en France, à cause en particulier du développement de l'Islam) pose au catholicisme français la question de l'autorité : est-il prêt à promouvoir l'éducation à la libre décision responsable en particulier par la formation théologique?

Les auteurs

Georges ARMAND : Retraité du CEA (Saclay), physicien

Philippe AUROY : Chargé de Recherche au CNRS, Institut Curie
(Paris), physico-chimiste

Roger de BROUTELLES : Ingénieur retraité d'ATOCHEM,
chimiste

Paul GERMAIN : Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences,
(Paris), mécanicien

Dominique GRESILLON : Directeur de recherche au CNRS
(Palaiseau), physicien

Jean LEROY : Retraité du CEA (Saclay), physicien

Olivier MORAND : Vicaire Général du diocèse d'Évry

Bernard SAUGIER : Professeur à l'Université Paris-Sud,
(Orsay), écologie

Christoph THEOBALD : Professeur au Centre Sèvres,
(Paris), théologien, s.j.

La maquette de la couverture a été réalisée par M.O. SAUVEGRAIN

BULLETIN D'ABONNEMENT A *CONNAÎTRE*

Veillez m'abonner pour une durée de 1 an à *CONNAÎTRE* (2 numéros),
au prix de 90 F au lieu de 100 F (prix de vente au numéro).

Abonnement de soutien : 120 F.

Je joins mon règlement (par chèque bancaire ou postal à l'ordre de
"Association Foi et Culture Scientifique")

Somme versée :

Date :

M. Mme. Mlle :

Résidence :

N° Rue :

Commune :

Code postal :

Bulletin à renvoyer à : *Association Foi et Culture Scientifique*
91 av. du Général Leclerc
91190 GIF SUR YVETTE

CONNAÎTRE

*CAHIERS DE L'ASSOCIATION FOI ET CULTURE
SCIENTIFIQUE*

SOMMAIRE
N° 4 - Juin 1995

EDITORIAL	1
<hr/>	
<i>Interview de Paul Germain</i>	3
<hr/>	
<i>« Proposer la foi dans la société actuelle »</i>	27
<hr/>	
<i>Vivre la rencontre</i> <i>Olivier Morand</i>	34
<hr/>	
<i>De la recherche scientifique et de la foi chrétienne</i>	40
<i>Article de Philippe Deterre, commenté par Jean Leroy</i>	
<hr/>	
<i>Qui démontre qui ?</i> <i>Dominique Grésillon</i>	43
<hr/>	
<i>Célébrer dix ans de « Science et Foi »</i>	50
<hr/>	
FORUM	56
<hr/>	
NOTES DE LECTURE	64